

LE CANADA FRANÇAIS

Et LE FRANCO-CANADIEN

FONDÉ LE 1er JUIN 1860

VOL VIII. NO. 28

PUBLIE A ST. JEAN D'IBERVILLE, CANADA.

VENDREDI, 25 JANVIER 1901

LE CANADA FRANÇAIS

Journal libéral hebdomadaire du district d'Iberville.

ABONNEMENT, \$1.00 par an

strictement payable d'avance.

GABRIEL MARCHAND,

Rédacteur propriétaire.

Bloc O' Cain, rue Richelieu, St-Jean,

—TELEPHONE— Bell 103

LA REINE EST MORTE

La reine est morte ! Telle est la nouvelle lamentable que le télégraphe lançait de Londres aux quatre coins du monde civilisé, mardi soir à 6 heures et cinquante-cinq minutes.

La presse de tous les pays a déjà, avec une unanimité touchante, salué l'envolement de cette âme de souveraine dont la longue vie a été consacrée au bonheur de ses sujets.

Nous, Canadiens-français de la province de Québec, qui, à des époques particulièrement difficiles de notre histoire, avons dû, en partie, notre salut à sa généreuse et toute maternelle intervention, nous nous inclinons éplorés devant cette grande morte dont le plus magnifique titre de gloire sera d'avoir été, pour ses peuples, moins une reine superbe et respectée qu'une mère affectueuse et clairvoyante.

On dit que les sombres événements qui se déroulent en voile sanglant sur la terre d'Afrique ont contribué largement à abrégier ses jours. Son cœur de femme s'est brisé dans la contemplation de cette lutte cruelle et apparemment sans issue où les meilleures et les plus braves de ses fils ont déjà succombé, moins sous les balles ennemies qui laissent à la poitrine une étoile rouge, suprême décoration des héros, mais trop souvent hélas ! victimes de cette hideuse maladie qu'on appelle la fièvre.

Le nouveau roi d'Angleterre, Edouard VII, que nous avons toujours aimé à considérer sous les traits sympathiques du "Prince de Galles" puisant dans cette fin tragique de son auguste mère la leçon d'humanité et de pacification qui y est tracée, emploiera-t-il maintenant son influence de monarque à faire cesser la tuerie effroyable qui se poursuit actuellement, en substituant le mode plus généreux et peut-être aussi plus efficace, de l'arbitrage ? C'est ce qu'un avenir prochain nous apprendra.

Contentons-nous, en ce moment, de faire pour le successeur de la reine Victoria, les vœux les plus ardents de bonheur pour lui-même et de prospérité et de paix pour l'immense royaume dont il a maintenant la garde.

EN EXTREME ORIENT

Les généraux des puissances alliées ont institué à Pékin un système judiciaire. Des juges chinois ont été nommés dans chaque district par le district.

La peine de mort est prononcée, contre internationale, contre tous ceux convaincus d'avoir participé au mouvement des Boxeurs ou d'avoir porté atteinte à la vie ou aux biens des Chinois employés par les étrangers durant le soulèvement. La peine de mort est aussi prononcée contre ceux qui attaquent la police étrangère ou ses représentants et qui résistent aux arrestations d'individus accusés d'assassinat, tentative d'assassinat, vol, contrefaçon, pillage, éfraction et viol.

La condamnation à mort doit être approuvée par le général commandant le district où elle aura été prononcée.

Election contestée

L'élection de M. François Gosselin, dans Iberville est contestée. Ce sont MM. Philias Manast et Philias Mounier, qui sont les pétitionnaires.

GRANDE CONFLAGRATION A MONTREAL

Un incendie comme il ne s'en était pas encore vu à Montréal a détruit la nuit dernière, quarante-cinq magasins situés dans plusieurs rues de la plus grande valeur. L'immense édifice du Board of Trade, dans lequel il y avait des centaines de bureaux a aussi été détruit. Les pertes sont estimées à plusieurs millions.

L'EMPIRE EST EN DEUIL.

La reine Victoria a rendu le dernier soupir à 6:55 heures, mardi soir, au château d'Osborne.

Edouard VII, ci-devant prince de Galles, est notre nouveau souverain

La jeune reine naquit le 24 mai 1819, au château de Kensington. Son père était Edouard, duc de Kent, et sa mère, Victoire de Saxe-Saalfeld.

L'enfant n'avait que neuf mois et commençait à sourire lorsque mourut son père, le duc de Kent. Il aimait sa fille avec adoration et semblait, lui, pressentir quelque chose de sa grande destinée.

La princesse Victoria était d'un caractère heureux et gai. Durant son enfance, elle fut une "petite fille très occupée". Elle se levait de bonne heure le matin, déjeunait à 8 heures, sortait avec sa sœur, la princesse Féodora, et rentrait étudier sous la direction de sa mère. Pendant deux heures elle lisait, écrivait, faisait des chiffres. Ensuite elle courait voir les fleurs de son jardin sous les fenêtres du palais.

Aucune fillette n'aima les poupées plus qu'elle. Elle préférait celles qui venaient de Hollande et quand elle fut assez grande pour se servir d'un dé, de fil et d'une aiguille, elle confectionna de ses propres mains des vêtements et des chapeaux pour ses enfants, comme elle les appelait.

Elle avait des maisons de poupées et des mobiliers de poupées. Un visiteur vint à Kensington, lui donna un livre d'images indiquant les costumes de différents peuples et, dès lors, un de ses principaux plaisirs fut d'habiller ses poupées comme étaient les indigènes représentés sur son livre.

Longtemps encore après qu'elle eut dépassé l'âge auquel les enfants abandonnent leurs poupées, elle continua de jouer avec les siennes. Sir Henry Ponsonby déclare qu'il en était encore ainsi lorsqu'elle avait 14 ans. Bien avant qu'elle eut appris de maîtres étrangers, à faire des travaux de fantaisie à l'aiguille, elle confectionnait de remarquables petits vêtements admirablement ornés.

Rien ne pouvait lui prévoir que la petite fille, née en 1819, au palais de Kensington, fut jamais appelée au trône, suivant l'ordre dynastique.

Par une série d'événements, que nous appelons accidentels, tous ceux qui devaient recueillir la succession monarchique d'Angleterre disparurent prématurément.

Le duc de Clarence, qui avait plusieurs enfants, les vit mourir les uns après les autres.

En 1827, le duc d'York mourut à son tour sans avoir recueilli l'héritage royal : Car George IV vivait encore.

Et dix ans après, c'était le duc de Clarence, devenu Guillaume IV, qui passait de vie à trépas, sans postérité.

La princesse Victoria venait d'avoir 18 ans, justement l'âge requis par la constitution pour monter sur le trône.

Son avènement renversa bien des prévisions, et créa naturellement des alarmes. L'Angleterre traversait une époque critique, et ses ennemis duraient à peine de l'enfance, prendre en mains les rênes du pouvoir suprême, et devenir à la fois la tête de l'Église d'Angleterre et le chef de l'État.

Les alarmistes voyaient dans cet avènement un signe avant-coureur de la débâcle nationale. Le sceptre était changé en quenouille, et le frère Albion revêtait les traits d'une vierge frêle, incapable de manier l'épée, comme de porter un sceptre trop lourd pour sa main, et une couronne trop large pour son front.

Et cependant, quel démenti les événements ont donné à ces prévisions alarmantes de la raison humaine ! Quel règne fut plus grand, plus glorieux, et plus heureux pour son peuple que celui de cette femme qui a été pendant soixante-trois ans l'incarnation de sa patrie !

Victoria ne connut qu'une affection, bien que de puissants cavaliers aient recherché sa main.

Dès son enfance, elle avait aimé son cousin, François, Charles, Auguste, Albert, second fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg. Le père d'Albert était le frère de la mère de la reine.

Le mariage contracté entre le prince Albert et la reine Victoria avait été désiré par leurs parents, alors que personne ne songait qu'elle deviendrait reine d'Angleterre. Elle grandit avec cet idéal et son élévation au trône ne lui donna pas l'idée de changer de projets.

Albert et Victoria se rencontrèrent pour la première fois quand ils avaient environ 17 ans. Le prince était timide comme un enfant, mais la reine ne se montrait nullement embarrassée en sa compagnie.

Elle était reine depuis un peu plus de deux ans quand elle proposa au prince de devenir son époux, et qu'il accepta respectueusement. Une tâche plus difficile que celle de choisir son mari lui restait ; il lui fallait annoncer personnellement sa décision au Conseil privé.

C'est ce qu'elle fit le 23 novembre

L'EMPIRE EST EN DEUIL.

La reine Victoria a rendu le dernier soupir à 6:55 heures, mardi soir, au château d'Osborne.

Edouard VII, ci-devant prince de Galles, est notre nouveau souverain

Le Conseil avait été réuni au Palais de Buckingham et la scène qui suivit est ainsi rapportée dans les mémoires de Grenelle :

Tous les Conseillers Privés s'étaient assis quand les portes s'ouvrirent. La reine entra, revêtue très simplement, et portant un bracelet sur lequel était un médaillon représentant la reine Victoria. Elle lut la déclaration d'une voix claire, sonore et douce, mais ses mains tremblaient à ce point qu'on s'étonnait qu'elle put lire le papier qu'elle tenait.

Victoria ne s'attarda pas à de longues fiançailles. Le 10 février 1840, la reine fut unie à l'homme de son choix, dans la chapelle royale du Palais de St-James, c'est-à-dire moins de trois mois après qu'elle s'était fiancée.

L'année des enfants de la famille royale fut la princesse Victoria, aujourd'hui veuve de l'empereur Frédéric d'Allemagne. Le deuxième est le prince de Galles, né en novembre 1841, et toute la famille se compose de quatre garçons et cinq filles. La famille royale aimait beaucoup à s'en aller tous les ans passer quelques semaines dans les hautes terres d'Essex et le château de Balmoral à toujours été pour elle un séjour favori. La reine aimait à visiter les pauvres, chacun la connaissait ; elle visitait les malades, leur apportant des secours et des consolations.

La reine a eu dans sa vie bien des heures de tristesse et d'anxiété. En bien des circonstances elle a pu se rendre compte que le fardeau de la royauté est pesant et que la splendeur des robes cache bien des misères et des peines. L'une de ces périodes les plus cruelles pour la reine fut celle de la guerre de Crimée. Le prince porta aussi grand intérêt aux préparatifs en vue du transport des troupes en Russie. Il participait aux angoisses de la nation. Les soldats anglais moururent par milliers sur les champs de bataille, du froid ou d'épuisement. La reine en était malade de tristesse et d'inquiétude. Lorsque le général en chef, lord Raglan, vint un jour lui rendre visite au château de Windsor, les jeunes princesses et les princesses lui dirent : "R. tournez vite la tête et prenez Sebastopol, ou notre mère va mourir." Enfin, au mois de septembre, la valeur des troupes françaises et anglaises l'avait emporté. Sebastopol était pris d'assaut.

La tranquillité était rendue au pays.

L'année 1861 fut douloureuse pour la reine. Elle perdit à la fois sa mère et son mari. Dans le premier de ces deux malheurs, elle avait près d'elle son mari pour partager son deuil. Mais dans le second ce deuil devint complet. Le prince Albert fit une très courte maladie. L'un de ses médecins lui dit un jour : "J'espère que vous serez mieux dans quelques jours !" Et le prince répondit : "Je ne guérirai pas ! Je ne suis point pris par surprise et je suis préparé à mourir."

La reine était auprès de son époux à l'insu du monde. Pendant quelque temps, on put craindre qu'elle ne lui survivrait pas. Ses chagrins ne lui faisaient pas oublier ceux des autres. C'est ainsi qu'à peine un mois après la mort du prince Albert, elle apprit la nouvelle d'un terrible accident. Deux cents mineurs avaient été brulés vifs dans une mine de Hartley. Faisant trêve à ses chagrins domestiques, elle télégraphia ses sympathies aux veuves de ses infortunés.

Le 20 juin 1887, on fête en Angleterre et dans tout l'empire le 50^e anniversaire de l'avènement de Victoria I au trône. Jusqu'à présent quatre souverains d'Angleterre se sont succédés sur le trône : II, III, IIII, Edouard III et Georges III. Mais aucun de ces règnes n'a été aussi glorieux que celui de Victoria.

En ce jour de réjouissances, il y eut service d'actions de grâces à l'abbaye de Westminster, là où 50 ans auparavant, la jeune reine avait été couronnée. Il y eut imitant cortège à partir du palais de Buckingham jusqu'à l'abbaye. De partout, les loyaux sujets étaient accourus pour assister à la fête et féliciter leur souveraine.

Mais de nouveaux malheurs ne tardèrent pas à troubler le souvenir de ces grandes réjouissances. Le duc de Clarence, fils aîné du prince de Galles, et par suite l'héritier présomptif du trône, tomba malade. En deux jours, la maladie fit des progrès rapides et bientôt son état devint désespéré et le 14 janvier 1892, il expira. La reine ressentit très vivement la mort de son petit-fils. Le dernier chagrin éprouvé par la reine fut causé par la mort de son gendre, le prince Henri de Battenberg, époux de la princesse Béatrice, la plus jeune de la famille royale.

Le règne de la reine Victoria a été

CHRONIQUE DU LUNDI

Mademoiselle Barry, mieux connue dans le monde des lettres canadiennes sous le nom de Françoise, vient de réunir en un volume très proprement relié, une première série de ses chroniques hebdomadaires parues dans la Patrie de 1891 à 1895 inclusivement.

Cela forme un joli bouquet de parfum agréable.

Les menus faits de la vie quotidienne y sont recueillis et commentés d'une façon des plus judicieuses et assaisonnées, agrémentées par-ci par-là soit d'une pointe de malice bien gaie ou attendrie, selon le temps qu'il fait, ou d'observations nous dire, chez l'aimable chroniqueuse.

Hâtons nous d'expliquer que cette allusion à l'analogie qui peut exister entre l'humour de Françoise et la température ne doit pas être prise en mauvaise part, attendu que c'est pour nous une façon, un truc innocent, si l'on veut, de faire ressortir un des dons les plus séduisants de la femme : sa merveilleuse impressionnabilité ; c'est à dire cette surprenante aisance à recevoir, à s'assimiler et à rendre toutes les sensations qui, par leur action sur son cœur, jouent le même rôle que les fluctuations atmosphériques sur le baromètre.

Et quel régal pour nous, pauvres hommes, quand nous pouvons rafraîchir nos âmes positives au spectacle de ces charmantes variations dont l'imprévu et la spontanéité ne sont pas le moindre attrait.

C'est donc par son côté bien féminin que le style de Françoise nous a d'abord ravi.

Non que ce soit là son seul mérite, d'ailleurs.

Les "Chroniques du lundi" se recommandent, aussi à la faveur publique par d'autres qualités que celle dont nous venons de parler. Elles constituent, comme nous le disions tout-à-l'heure, un fort joli bouquet dont chaque fleur exhale son petit parfum à elle, mais qui, en se fondant aux autres, répand sur tout le livre une bonne et saine odeur moralisatrice.

Françoise tout en notant *currente calamo*, les petits faits de chaque jour, se prend en extrême pour le bincio de ses lecteurs et lectrices, de très fortes leçons de choses.

Avons-nous besoin d'ajouter que les "Chroniques du lundi" devront trouver un accueil sympathique et ému chez toutes nos familles canadiennes ?

Feu M. Pierre Moreau

Le 20 janvier, courant, est décédé, dans la paroisse de St-Luc, comté de St-Jean, M. Pierre Moreau à l'âge de 78 ans. Le défunt qui était un des plus vieux citoyens de St-Luc avait épousé en 1845 Mlle Flavie Patenaude dont il eut neuf enfants dont un seul, madame L. E. Beauchamp de Montréal a survécu. Il épousa en secondes nocces en 1870, Mlle Eugénie Moreau dont il eut 8 enfants tous vivants. M. Moreau a occupé pendant sa vie plusieurs charges importantes, telles que celles de préfet du comté et juge de paix.

Il fut aussi l'organisateur d'une compagnie de miliciens dans sa paroisse et qui fut attachée au 21^e bataillon d'infanterie légère, commandé par le lieutenant col. Marchand. Il prit part à la campagne fédérale en 1866 et fut décoré l'été dernier en même temps que le regretté M. Marchand de la médaille militaire frappée en commémoration de cette campagne.

Nous offrons à la famille nos sincères condoléances.

Les funérailles du regretté M. Moreau ont eu lieu en la paroisse de St-Luc, le 23 janvier, à 2 heures a. m., au milieu d'une foule nombreuse de parents et d'amis.

Les porteurs des coins du poêle étaient : MM. Jules Quesnel, Laurent Moreau, J. E. Moleur, J. Bie Many, Alfred Deland et S. D. Hamilton.

Le deuil était conduit par ses quatre fils : Damien, Rodolphe, Arthur et Charles Moreau, par son gendre L. E. Beauchamp, par ses petits fils Eugénie Beauchamp, Georges Beauchamp, M. D. Arthur Beauchamp, E. E. D. et Emile Beauchamp, par ses beaux frères M. Dolan, A. Marcotte.

Dans le nombreux cortège nous avons remarqué : MM. H. Moreau, E. Moreau, T. Brossenau, L. Laroche, H. Calvé, A. Massin, N. Roy, Philippe Roy, M.P.P., P. Cloutier, A. Lurier, F. Courville, J. Daquette, A. Marsil, L. Debois, J. D. Land, L. Foubes, G. Tremblay, A. Papineau, L. Forge, H. D'Amboise, Ose. Paradis, L. Desautel, E. Moleur, P. Many, E. Roy, C. Audette, G. Racicot, J. B. Baillargeon, G. Robillard, J. Dépelteau, A. Deland, A. Girard, E. Brossenau, A. Marceau, N. E. Hamilton, H. Dalpé, J. Patenaude, A. Patenaude, R. Robert, D. Page, J. Géliveau, F. Plante, J. Deneau, F. Macdonald, V. Mailleur, G. Nolin, J. I. Patenaude.

—Examens de la vie, gratis, chez J. P. Meunier, bijoutier et opticien.

JOHN MURPHY & CIE.

CORSETS "LA VIDA" Chaussures "Jenness Miller"

à 20 p.c. de Réduction à 20 p.c. de Réduction

PATRONS ET PUBLICATIONS BUTTERICK

Mlle Sexton, la Corsetière et Démonstratrice habile de New York sera à la disposition des dames, dans notre département des corsets toute cette semaine dans l'intérêt des corsets "W. B." et "La Vida."

Grande Vente d'Ecoulement et d'Escompte de Janvier.

L'inventaire ajouté à la liste d'écoulement tous les jours.

L'inventaire que l'on est à faire fait découvrir dans tous les départements des lignes, que pour une raison ou pour une autre, nous croyons devoir écouler à des prix beaucoup au-dessous du coût. Comme ce sont de grandes occasions d'économie pour les acheteurs et qu'en règle générale, elles sont très limitées, il sera profitable aux acheteurs économiques de visiter fréquemment notre magasin pendant les deux prochaines semaines.

UN LOT DE LINGERIE QUELQUE PEU SAILE consistant chemises, caleçons, robes de nuit, cache-corsets, pour écouler à des prix spécialement réduits de 20 pour cent d'escompte.

UN LOT DE LINGERIE ECHANTILLON. — Marchandises particulièrement belles pour écouler à des prix considérablement réduits.

PARDESSUS COUVERTES, TOUR GARÇONS, avec capuchon, doublés en tweed ou en flanelle, pour écouler à des prix réduits, moins 20 pour cent d'escompte supplémentaire.

KEEPEE S POUR GARÇONS, EN DRAP "PILOT" PESANT, chaudement doublés, à des prix réduits, moins 20 p. c. d'escompte supplémentaire.

UN LOT DE COSTUMES DE 2 et 3 MORCEAUX, TOUR GARÇONS, très beaux patrons, prix régulier \$3.25 à \$7.50 ; prix d'écoulement : \$2.10 à \$4.50.

BOUQUETS POUR ENFANTS, brodés, bien ourlés tant qu'il y en aura, 25c. à \$1.75.

LES ORDRES DE LA CAMPAGNE REMPLI AVEC SOIN. ECHANTILLONS ENVOYÉS PAR MAIL.

JOHN MURPHY & CIE

2343 rue Ste-Catherine, angle de la rue Metcalfe, montreal.

ARGENT COMPTANT. Téléphone, Up 933

LE CREDIT AGRICOLE

Son objet immédiat est le perfectionnement de l'agriculture et le bien-être général, par la diffusion du capital monétaire, au sein des populations rurales.

En effet, c'est par les produits qu'une nation se trouve riche réellement. Or, quel est le principal producteur, si ce n'est l'agriculteur ? C'est lui en quelque sorte, qui rétrécit ou agrandit la richesse nationale.

Le sort des familles, comme des nations, semble en grande partie, après la Providence, entre les mains de l'agriculteur. Son travail est spécialement un travail bléissant et méritoire. Et l'autour qui a dit : "celui qui fait croître deux brins d'herbe, ou il n'en poussait qu'un seul, a auparavant, avait bien mérité de la Patrie", — a énoncé un précepte dont la justesse ne s'est jamais contestée.

En effet, ce deuxième brin d'herbe représente un redoublement de produits ; ce redoublement de produits, un redoublement de richesse ; ce double de richesse, une augmentation correspondante de population et de force nationale.

Le crédit agricole produit en outre, d'autres conséquences ou plutôt d'autres bienfaits que ceux que j'ai mentionnés déjà.

Il rend possible la formation des syndicats agricoles et les associations commerciales agricoles, qui amèneraient ici, au Canada, un plus grand développement de richesse et de bien-être au sein des populations rurales, et dont j'ai parlé dans un article subséquent.

C. S. Roy.

Dernières nouvelles de l'Afrique du Sud

La loi martiale a été proclamée dans toutes les parties de la Colombie du Cap, excepté dans les districts de Cape Town, Simonstown, Wynberg, Port Elizabeth et East London. Elle a aussi été proclamée dans le Transvaal, le Cricheland Est, et dans le Pondoland est et ouest.

Il a été proclamé illégal pour toute personne dans la péninsule du Cap, excepté les fonctionnaires et les troupes régulières ou irrégulières, d'avoir en sa possession des armes ou des munitions.

On ne désespère pas de voir les Anglais obligés de lâcher prise.

On se bat dans toute l'Afrique du sud, aussi bien dans le Transvaal que dans l'Etat libre et dans la colonie du Cap.

Les Anglais perdent un monde fou en malades, etc., etc.

"A Lourenço-Marques, la population, de race blanche continue à être sympathique à la cause des Boers. Même constestation pour les journaux portugais.

Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, se renouvèle qui guérit le rhume en un jour.

Avez-vous Remarqué

La grosseur des palettes du tabac à fumer

EMPIRE

SINON COMPAREZ-LES AVEC LES AUTRES

Ensuite essayez-le, vous verrez qu'il ne brûle pas la langue.

En vente partout

5, 10c. et 15c. la palette.

Même les raquettes ont de la valeur. — Conservez-les.

Et écrivez pour avoir une liste de primes illustrée.

THE EMPIRE TOBACCO Co., 47 rue Coté, Montréal.

LE VILLAGE

Le village, à bas, sur le flanc du coteau, Sourit dans l'air du soir avec les maisons blanches, Et dresse vers les cieux, parmi les hautes branches, Le clocher d'une église et la tour d'un château.

Transparence du ciel ! Sérénité de l'heure !... Seule, un peu de fumée ondule à l'horizon. Un mince filet gris sort de chaque maison Comme pour révéler sa vie intérieure.

Et la cloche du soir s'ébranle dans la tour, Et son tintement monte à travers la fumée, Et l'ombre, à pas de loup, descend sous la ramée, Comme si l'Angelus hâitait la fin du jour.

Que de courts ont battu dans cet humble village ! Que de bonheurs cachés que je ne connais pas ! Que de couples muets sont rentrés, pas à pas, Par ce même chemin, sous le même feuillage !

C'est l'heure où les maris, le travail achevé, Reviennent ; et la paix du soir empile les ames, Ils inclinent le front vers le baiser des femmes, Et chacun est heureux de l'autre retrouvé.

Et l'on s'assemble autour de la table servie. On se couche dans les grands lits silencieux, On se lève au matin, du sommeil plein de yeux, Et c'est là du bonheur, et c'est la vie.

Et tous, jeunes et vieux, ont jours de douleurs, Et le village est plein d'histoires arrivées. Les peines dont je souffre, ils les ont éprouvées, Et mes émotions sont pareilles aux leurs.

Et dans la douce paix que chaque nuit ramène, Le village, noyé par l'ombre disparaît. Et je vais partir seul, plein du vague regret, De rester étranger à tant de vie humaine.

ALEXANDRE DUMAS

EN CHEMIN DE FER

Cinq minutes encore et le train allait s'ébranler. Seul dans un coin du wagon, je venais d'ouvrir une revue américaine, achetée quelques instants auparavant du marchand de journaux installé dans le grand hall de la gare, lorsque de nouveaux voyageurs arrivèrent et prirent place sur le siège resté vide en face de moi.

Nous avions quitté Montréal depuis une dizaine de minutes lorsqu'une petite menotte rose se posa tout à coup sur la feuille que je venais de retourner. Je levai la tête et je vis devant moi un gros bébé, tout blond, tout jofuif, qui me souriait.

A ce moment la mère qui tenait son enfant sur ses genoux l'attira vers elle et le couvrit de caresses. Le père, assis à côté de sa femme, contemplait ce spectacle d'un œil ravi. Je n'avais plus envie de lire, la vue de ce groupe charmant m'intéressait autrement que les histoires insipides que je lisais pour tuer le temps.

Je m'effaçai le plus possible dans mon coin et, tout en feignant de dormir, je surveillai attentivement l'intéressant ménage. La jeune femme paraissait avoir à peine dix-huit ans. Elle était délicieusement jolie avec son teint mat, ses grands yeux bleus et ses abondants cheveux bruns ondulés à sa mignonne figure. Le mari, un peu plus âgé, vingt-cinq ans peut-être, avait une physionomie sympathique qui plaisait au premier abord. Sans être tout-à-fait un Adonis c'était un joli garçon.

Tout à coup la jeune femme se couvrit de son manteau, se pencha de manière à être à l'abri des regards indiscrets et donna le sein à son bébé qui, depuis quelques instants, indiquait par une mimique très expressive que l'heure de son souper était venu. De temps à autres le mari se penchait, entr'ouvrait le vêtement et regardait son enfant qui se gorgait de lait, puis ensuite il levait les yeux vers sa femme et les époux se soulevaient d'un sourire dans lequel se reflétait leur joie et leur tendresse.

Depuis longtemps, las de tout, ne trouvant rien d'appréciable dans les joies factices que donne le monde, sachant les hommes méchants, les amis hypocrites et faux, les jours d'ennui bien longs et les heures de plaisir bien courtes, je me demandais où il fallait chercher le bonheur. La réponse maintenant je la connaissais, je venais de l'entendre vibrer dans mon âme en contemplant le spectacle qui depuis près d'une heure enchantait mes regards.

Pour celui qui sait comprendre la vie telle qu'elle doit être comprise, qui se choisit une compagnie aimante et dévouée sur laquelle il pourra compter dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, qui a des enfants pour lui fermer les yeux quand arrivera l'heure suprême et perpétuer son nom dans les générations futures, pour celui-là la vie est bonne, la vie est belle ! La cependant, l'heure venue de quitter cette terre, il meurt content car sa conscience est en repos et il est convaincu que toutes les véritables joies de ce monde il les a goûtées.

Nous étions arrivés à St-Jean, je revêtis en hâte mon paletot et avant de descendre sur la quai je jetai un dernier regard à mes intéressants voisins : Le bébé dormait couché sur le dos, la tête appuyée sur le bras gauche de sa mère et ses petits poings fermés, ramenant sur sa poitrine, exprimaient la béatitude d'un monsieur qui ayant bien diné dort du sommeil du juste. Les deux époux regardaient leur chérubin rendu dans le royaume des songes et, serrés l'un près de l'autre, se murmuraient de tendres choses.

La nuit suivante, quand Morphée eut répandu sur moi la douceur de ses pavots, de si beaux rêves hantèrent mon sommeil que j'attendrais mes lecteurs s'il me fallait les leur raconter.

JEAN RÉMUNA

INVENTIONS NOUVELLES

Dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'inventions, nous publions une liste de brevets récemment accordés par les gouvernements canadien et américain, par l'entremise de MM. Marion & Marion, solliciteurs de brevets, Montréal et Washington.

CANADA

Francis Tonsignant, St-Hyacinthe.—Elevage de volailles.

Fortunat Malouin, Québec.—Chaudière munie d'un filtre pour couler le lait en versant dans les récipients à cette fin.

J. L. P. H. Papineau, St-Henri de Montréal.—Bicyclette perfectionnée.

Joseph Lemire, Drummondville, P.Q.—Couteau pour le caillé.

ETATS-UNIS

Nicholas E. Lister, Westfield Centre, N.B.—Appareil pour faire les terrassements des voies ferrées.

Dominique Garon, ville St-Paul, Montréal.—Ciseaux pour les cheveux.

"Le Guide des Inventeurs", contenant des informations pratiques pour les inventeurs et le coût des brevets pour le Canada, les Etats-Unis et les principaux pays étrangers, sera envoyé ou livré à nos bureaux sur demande.

LA COLONIE FRANÇAISE

Montréal, 15 janvier.—C'était fête et grande fête, samedi soir, dans la Colonie Française de Montréal. On fêtait, en un banquet, au restaurant Bougeant "la croix" de M. Emile Galibert. L'empressement que ses compatriotes ont apporté à lui présenter leurs félicitations a dû, une fois de plus, convaincre le président de la Chambre de Commerce Française de l'estime dont il jouit et des sympathies qu'il a su faire naître parmi les membres de la colonie française. Les vieux colons, tous amis personnels du nouveau légionnaire, étaient là au grand complet ; les jeunes étaient venus en très grand nombre.

À la table d'honneur avaient pris place : M. Jules Hirtz, président du banquet ; M. Klackowski, consul-général de France au Canada ; M. le consul Duchastel de Montrouge, chancelier du Consulat Général ; M. Emile Galibert, le héros de la soirée ; MM. J. Herdit et E. Boudet.

Après avoir rendu ample justice au menu très élaboré et encore mieux exécuté par le chef du restaurant Bougeant, M. le consul général porta la santé de M. Emile Galibert. Le représentant de la France au Canada fit, avec l'éloquence qu'on sait, l'exposé des titres que M. Galibert avait à la haute distinction que le gouvernement de la République venait de lui accorder et le félicita de l'approbation unanime avec laquelle cette récompense bien méritée avait été accueillie au Canada.

LA LOI DE LYNCH

UN NÈGRE BRÛLÉ VIF À L'ENDEVOIT DE SON CRIME

Leavenworth, Kansas, 16 janvier.—Fred Alexander, le nègre qui a essayé de violenter Milo Eva Roth, samedi soir, dans une rue de Leavenworth, Kansas, a été enlevé de la prison de cette ville et brûlé vif à l'endroit même du crime, c'est-à-dire au centre de la ville, par une foule de vigilants qui comptait plus de 8,000 personnes. Dans l'après-midi, mardi, le nègre avait été ramené, sous la garde de shérifs, du pénitencier de Lansing à la prison de Leavenworth pour passer en jugement. Il a été ramené dans une voiture que suivaient des vigilants montés dans une cinquantaine de voitures de toute espèce. De Lansing à Leavenworth, ce curieux défilé de voitures s'est opéré en bon ordre. Alexander a été vivement enfoncé dans la prison. Mais les vigilants suivaient de près ; ils se sont mis aussitôt à l'œuvre avec des barres de fer pour enfoncer la porte de la prison. Ils ont ensuite attaqué les portes intérieures donnant sur les cellules ; rien n'a pu résister à leurs efforts. Alexander a été découvert couché dans un coin sombre de sa cellule ; la foule s'est jetée sur lui en poussant des cris de joie auxquels ont répondu ceux des milliers de personnes restés dehors. En un clin d'œil le nègre a été enlevé de sa cellule, tenu solidement par ses exécuteurs ; quelques-uns de ceux-ci l'ont frappé à coups de poing, mais les autres leur ont crié : "Ne le touchez pas ; nous voulons le brûler vif." A la sortie de la prison, on a jeté le nègre dans une voiture et conduit à l'intersection de Lawrence avenue et de Spruce street. Une foule immense le suivait en poussant des cris de mort. Arrivé à l'endroit du crime, Alexander a été poussé en bas de la voiture et, malgré ses protestations d'innocence, jeté sur un bûcher que d'autres vigilants avaient préparé, tandis que le nègre était enlevé de la prison. On a planté au milieu du bûcher plusieurs rails auxquels le nègre a été solidement attaché ; on l'a arrosé de pétrole et le père de Milo Eva Roth, Fred Alexander était assis à côté d'avoir tué au mois de novembre dernier a fait flamber une allumette et a mis le feu au bûcher. Les flammes n'ont pas tardé à envelopper Alexander qui faisait d'horribles contorsions de douleur et poussait des hurlements atroces. En moins de cinq minutes, il était mort. La foule s'est alors, en grande partie, dispersée. Cependant, des centaines d'hommes sont restés jusqu'à 8 heures du soir, ne cessant d'empiler du bois sur les restes carbonisés du malheureux.

A ce moment, la foule se composant d'ouvriers qui r. tenus par leurs travaux n'avaient pu assister à l'exécution, s'est amassée autour du bûcher. Les flammes baissaient, et quand le feu fut suffisamment étouffé, les curieux se sont jetés avec sauvagerie sur les restes du bûcher pour y ramasser un souvenir : les uns prenaient un morceau de chair carbonisée, les autres un os, d'autres un bout de chaîne ou un morceau de bois brûlé. Ce fut une scène de sauvagerie incroyable. Le gouverneur de l'Etat a été, toute la journée, en communication par téléphone avec le gardien du pénitencier de Lansing ; il ne voulait pas que le nègre Alexander fut remis au shérif de Leavenworth, vu l'état d'agitation de la foule. Il voulait envoyer un détachement de milice pour maintenir l'ordre, mais le shérif de Leavenworth lui a affirmé que cette mesure ne ferait qu'aggraver la situation. Lorsque le gouverneur a appris, à 6 heures du soir, l'envoi du nègre Alexander à Leavenworth, il était trop tard ; les vigilants avaient déjà appliqué la loi de Lynch.

No 8—Merits sérieux

Pour les maux de gorge, de poitrine, le BAUME RHUMAL est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.

—Fleur Ogilvie et Lac des Bois, forte pour boulanger et fleur à pâtisserie, à vendre chez M. Duché Godin, marchand de bois et de charbon, de cette ville.

FILLETTE BOUILLANTE

Montréal, 16 janvier.—Une fillette de cinq ans, nommée Régina Beaudry, est morte lundi, chez ses parents rue St-Hyppolite, 662, à la suite de brûlures très étendues qu'elle s'était accidentellement infligées.

La fillette aidait dimanche soir, sa mère à laver la vaisselle, lorsque, pendant que Mme Beaudry était éloignée un instant, elle renversa sur elle le plat d'eau bouillante.

La pauvre petite a été si grièvement ébouillantée que, malgré les soins du Dr Chopin qui fut appelé aussitôt, elle a succombé hier, après avoir enduré pendant plusieurs heures d'atroces souffrances.

—Si votre enfant est maigre et pleure à tout propos, s'il grince des dents la nuit, s'il a le ventre ballonné, si sa digestion se fait mal et qu'il vomisse souvent, donnez-lui les TABLETTES SANTOMEL. Pour les Vers car il ne prendra pas de mieux avant que vous l'en débarrassiez.

A vendre chez tous les pharmaciens ou expédiés au Canada et aux Etats-Unis sur réception de 25c. Adressez Compagnie Chimique Franco-Américaine, 274 rue St-Denis, Montréal, Can.

CUBA ET LES ETATS UNIS

LES DROITS SUR LE SUCRE—UNE DEMANDE DE LA SOCIÉTÉ DES PLANTEURS

La Havane, 15 janvier.—Le secrétaire délégué à l'Agriculture, M. La-coste, a écrit une lettre au gouverneur-général Wood dans laquelle il recommande l'appel de la société des planteurs demandant une réduction dans les droits imposés sur le sucre importé de l'île de Cuba aux Etats-Unis, et l'abolition du droit d'exportation sur le tabac. M. La-coste dit qu'en 1894 Cuba a importé pour une valeur de \$38,507,000 de marchandises américaines. Ce chiffre a faibli pendant la guerre, mais en 1899 il s'est élevé de \$35,000,000. L'augmentation continuera, dit-il, en proportion de l'amélioration de la situation économique de Cuba.

M. La-coste dit que les Etats-Unis examinent en ce moment l'opportunité de faire des traités de réciprocité avec le Nicaragua, le San Salvador et la République dominicaine. Mais Cuba, ajoute-t-il, importe quinze fois plus de produits américains que celle dernière, et autant que trois pays réunis et ajoutant même les Antilles françaises et Anglaises et le Brésil. Le motif pour ne pas proposer d'accorder aux autres républiques se trouve dans le fait que, sous la tutelle des Etats-Unis, Cuba n'a pas de personnalité pour faire un traité de réciprocité. Mais le gouvernement des Etats-Unis qui, en ce moment, représente légalement Cuba, a établi les tarifs de douane actuels pour Cuba, aux termes desquels ont disparu toutes les clauses dites de préférence. Il en résulte que les machines, la farine, la graisse, les biscuits, viennent presque exclusivement des Etats-Unis. Les tissus de coton américains ont, par suite des droits, un grand avantage sur les tissus de fil, les droits sur les derniers ayant été tellement élevés, que les Cubains sont obligés d'acheter les étoffes de coton.

De l'exposé qui précède, M. La-coste conclut qu'un des côtés du traité de réciprocité a été exécuté. Cuba a ouvert ses marchés aux Etats-Unis, et les Américains exécuteront ce qui les concerne en favorisant d'avantage les produits cubains.

Les journaux révolutionnaires appuient la demande de la Société des planteurs.

Dallas, Texas, 15.—Des rapports qui nous arrivent de l'état de Beaumont confirment la rumeur que l'excitation à propos des récentes découvertes d'huile est très intense. Plus de dix mille étrangers ont visité Lucas dimanche après-midi et le nombre continue toujours en augmentant. Le maire Jones de Toledo, Ohio, et un parti de magnats du district de Car-sicana semblent être les visiteurs les plus intéressés. M. Jones a avoué que le puits de Lucas est certainement le plus grand et le plus profitable de tous les Etats-Unis, il est au moins égal aux plus vastes qui se trouvent en Russie.

On est venu à bout de barrer un lac de la capacité de 50,000 barils d'huile, sur lequel le capitaine Lucas dit que la Standard Oil Co., n'a aucun contrôle : "mes seuls associés sont dit-il, J. M. Guffy et John Galey." Cette nouvelle découverte va certainement faire la fortune des gens qui l'ont faite.

MAISON HAMILTON

Grande Vente pour écouler de Janvier.

De Grande Réductions dans tous les départements. Quelques Bonnes idées

suggérées à ceux qui veulent acheter des étrennes pour le temps des fêtes.

Cette année plus que jamais, nous sommes prêts à faire face aux plus exigeants, nous avons consacré à notre département de jouets tout le 3e étage, ce qui en fait un véritable palais et le plus spacieux de tout Montréal : Bonnes lumières, bien aéré, accès des plus faciles, soit par ascenseur ou escalier, personnel nombreux, en un mot tout ce qui est nécessaire pour plaire à l'acheteur et les prix sont plus bas qu'importe quelle autre maison de la cité.

Vous voulez vous faire plaisir à votre épouse ? Achetez-lui un Patron de Robe pour Etrennes, su. tout quand vous pouvez les acheter à ce prix.

Riches étoffes à robes noires, unies ou de fantaisie, patrons de 6 vgs chacun, mis dans de jolies boîtes. Spécial à \$1.95, \$2.25 et \$2.95 chacun. 128 patrons de robes, jolies étoffes unies ou de fantaisie, chacun 6 vgs de longueur, mais sans une boîte. Spécial à \$1.59, \$2.45 et \$3.00 chacun. 210 patrons de blouses en belles soies brochées, rayées ou carreaillées, chaque patron, 3 1/2 vgs de longueur, mis dans une boîte. Spécial à 95c, \$1.75 et \$2.50 chacun.

CHEZ HAMILTON

Rues Ste-Catherine, Peel et Carré Dominion MONTREAL. Tout droit en haut de la côte, seulement à 4 blocs des gares du G.T.R. et du C.P.R. En écrivant veuillez mentionner ce journal.

L. E. LORTIE, EN FACE DE L'HOTEL MONNETTE, ST-JEAN, P.Q.

Advertisement for L. E. Lortie featuring a woman in a dress and text: DIMINUTION SUR TOUS LES ARTICLES. Pour réduire notre stock dans des proportions normales après nos fêtes, nous réduisons tellement nos prix que les acheteurs ne pourront manquer de bénéficier de l'occasion et c'est ainsi que nous surprenons de marchandises s'écoules rapidement.

Pour votre approvisionnement de charbon allez chez M. D. Godin, 149 rue Richelieu St-Jean.

Advertisement for Maisons Salvantes DE MONTREAL, featuring a woman in a dress and text: FER RONNERIE, Outils, Poles, Huiles, Peintures.

Advertisement for MEUBLES et Matelas, featuring a woman in a dress and text: Pour vos besoins d'une chambre de 10 à 12 lits, chambre à coucher, bureau pour un prix, RENOUVEAU PHILIPS & CO., 602 et 604 Rue Saint-Jean, Montréal.

Advertisement for PAPERIE, Enveloppes, etc., etc., featuring a woman in a dress and text: BOUTONS, Boutons de Manches, etc. Importés en France, etc. N'importe quel tissu de papier, livres de compte, etc. Service pour prix. MORTON, PHILIPS & CO., 255 Rue Notre-Dame, Montréal.

Advertisement for PATENTES, featuring a woman in a dress and text: FETHERSTONHAUGH & CO., Balises Canada, Lits, Bureaux, Toronto, Ottawa, Washington, Montreal.

Advertisement for MONTREAL LE BALMORAL, featuring a woman in a dress and text: VOUTURE GRATUITE DE \$1.50 PAR JOUR SANS EXTRA.

Advertisement for REMINGTON TYPEWRITERS, featuring a woman in a dress and text: Asses machines à écrire d'occasion d'autres manufactures. Agents certifiés dimidiés, SPACKMAN & CO., Montréal.

Advertisement for POUR Contracteurs, featuring a woman in a dress and text: TUYAUX EN GRÈS, Ciment, Briques à Feu. Tous les matériaux pour Constructeurs, Fondations, etc. Écrivez pour prix. F. Hyde & Co., Montréal.

Advertisement for Dr E. N. Chevalier, featuring a woman in a dress and text: CONSULTATION :— à son bureau, à ST-JEAN DE 10 à 11 HEURES

LIVRES SUR L'AGRICULTURE, ETC.

Le verger, le potager et le parterre dans la province de Québec, ou culture raisonnée des fruits, légumes et fleurs qui peuvent réussir sous le climat de Québec, par l'abbé Provencher, 1 vol. avec gravures.....\$0 50 Manuel illustré du jardinier fleuriste, par Briant et Bédard, 1 fort vol., \$0 50 Guide du parfait jardinier potager ou fruitier, par J. Rouffé, 1 vol. avec gravures.....\$0 50 Guide du parfait jardinier fleuriste, par Hocquart, 1 vol. avec gravures.....\$0 50 Manuel illustré du jardinier. Plantes potagères, aromatiques, arbres fruitiers, plantes d'ornement, etc., par Bédard, 1 fort volume relié.....\$0 75 Manuel du jardinier, contenant tout ce qui concerne la culture des jardins potagers, fruitiers et fleuristes, par V. Lucas, 1 vol. avec nombreuses figures.....\$0 75 Traité populaire d'agriculture théorique et pratique, par A. C. P. R. Landry, ouvrage couronné par le Conseil d'Agriculture de la province de Québec, 1 vol. relié.....\$1 00 Les engrais au village. Guide pratique par Fayet, 1 vol.....\$0 50 Comptabilité agricole, par H. Baril, 1 vol.....\$0 50 Manuel de l'apiculture moderne. Nouvelles caniseries sur les abeilles, en 30 leçons, par J. Bédard, 1 beau volume.....\$0 75 L'apiculture moderne, par A. L. Clément. — Les abeilles. — La mobilisme. — Les ruches. — Les maladies et les ennemis des abeilles. — Utilisation du miel et de la cire, 115 gravures. 1 vol. \$0 50 Manuel d'apiculture. Organes et fonctions des abeilles. — Éducation et produits. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures reliées.....\$1 00 L'art d'élever les abeilles. Description des ruches, 1 vol.....\$0 15 L'apiculture moderne, par A. L. Clément. — Ruche des abeilles. — La mobilisme. — La ruche. — Les maladies et les ennemis des abeilles. — Utilisation du miel et de la cire, 115 gravures 1 vol. \$0 50 Manuel d'apiculture. Organes et fonctions des abeilles. — Éducation et produits. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures, reliées.....\$1 00 L'art d'élever les abeilles. Description des ruches, 1 vol.....\$0 15 L'Arbiculture moderne, par L. Troncy et Délaage. — Production — Formes, Taille — Cultures et conservation des fruits. — Différents arbres fruitiers, 1 vol. 200 gravures.....\$0 50 La Filature moderne. Culture et produits de la vigne, par G. Duber. — Espèces et variétés. — Multiplication de la vigne. — Vinification, 1 vol. avec 100 gravures.....\$0 50 Le Jardin potager, par Troncy 150 gravures en noir et en couleurs, 1 vol. in-8.....\$0 50 Le Jardin d'agrément, par Troncy, 150 gravures en noir et en couleurs, 1 vol. in-8.....\$0 50 Le Jardin, par Troncy et Délaage. — Le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le porc, le chien, le chat, 1 vol. 100 gravures.....\$0 50 Manuel pratique de l'élevage de poules, par H. L. A. Blancher, 1 vol. avec 87 figures.....\$0 75 L'Arbiculture (poules et oiseaux de basse cour) et l'incubation artificielle. — Traités d'élevage pratique, par A. Fergel, 1 vol. avec gravures.....\$0 50 Les chiens : Chien de luxe et d'étiquette, chiens de chasse, Nomenclature, description, élevage, hygiène, maladies, par J. Robert, 1 vol. relié.....\$1 00 Manuel pratique du pisciculteur. Élevage, cours d'eau, par H. L. A. Blancher, 1 vol. avec gravures.....\$0 90 En vente à la Librairie C. O. DEACHÈME & FILS, 236, Rue St-Paul, Montréal.

La Banque de St-Jean

BUREAU CHEF: ST-JEAN P.Q. Capital autorisé.....\$1,000,000 Capital souscrit.....500,200 DIRECTEURS LOUIS MOLLEUR, Ecr., Président P. H. ROY, Ecr., M. P. P., Vice-Prés. F. X. GOSSELIN, Ecr., M. P. P. A. A. L. BRIEN, Ecr., N. P. FRANCOIS LAMOUREUX, Ecr., J. N. GAUTHIER, Caissier SUCCURSALE DE ST-REMI, C. A. BÉDARD, gérant.

Dr Horace Lemieux

No 173 PLACE CHARILLER, MONTREAL. Près des gares Bonaventure et Windsor

Dr ARTHUR LEMIEUX

D. D. S. Gradué du Collège Dentaire de Philadelphie.

187 St-Denis, MONTREAL, Que.

Hotel St. James

MONTREAL THEO. LANCTOT, Propriétaire. 538 RUE ST JACQUES. Vis-à-vis la gare Bonaventure.

PATENTS GUARANTEED

Our fee returned if we fail. Any one sending sketch and description of any invention will promptly receive our opinion free concerning the patentability of same. "How to Obtain a Patent" sent upon request. Patents secured through us advertised for sale at our expense. Patents taken out through us receive special notice, without charge, in THE PATENT RECORD, an illustrated and widely circulated journal, compiled by Manufacturers and Inventors. Send for sample copy FREE. Address, VICTOR J. EVANS & CO. (Patent Attorneys), Evans Building, WASHINGTON, D. C.

L'ELIXIR DE LONGUE VIE Par Raoul de Navery

Quelques-uns parmi ceux qui vainement tenterent de suborner les serviteurs de Palma, hasardèrent l'hypothèse que le comte ne possédait plus d'Elixir, se livrait à la composition du breuvage magique, refuserait de recevoir ses clients, jusqu'à ce qu'il lui fût possible de traiter avec eux.

D'autres hasardèrent une idée plus attrayante : — Pourquoi vendrait-il l'Elixir de longue vie ? demandèrent-ils ; le comte Palma n'a nul besoin de notre or ; il en trouve au fond de ses croustets. Nos pierreries le tentent peu ; il achètera les plus belles qui soient au monde, s'il lui en prend fantaisie, d'ailleurs nous l'avons entendu affirmer qu'on crée le diamant avec le charbon. Rien ne nous prouve que cet homme ne soit pas doué d'un egoïsme féroce. Qui sait s'il ne veut point garder pour lui seul le secret qu'il a découvert ?

— Ce serait monstrueux ! s'écria un vieillard. — Sans doute, mais le comte Palma semble se soucier assez peu de ce que l'on pense de lui. — Non ! non ! vous vous trompez ; il a promis de son Elixir au comte Komorn, et je jurerai qu'il le tiendra parole.

— Pourquoi plutôt à lui qu'à tout autre ? — Il est épris de sa fille. — Est-ce qu'un alchimiste a le temps d'être amoureux ? — Souvenez-vous de l'empressement qu'il lui témoignait depuis longtemps, des prêts considérables qu'il faisait à son père. Molda est si belle que la passion du noble comte s'explique assez.

— Je ne le nie pas, mais ce qui se comprendrait moins, c'est qu'après le départ de ses hôtes, il ne soit point rentré dans la ville de Buda. — On vous l'a dit, il travaille ! Et les propos s'échangeaient, les suppositions variaient à l'infini ; les uns approuvaient Palma de se soustraire à une curiosité avide ; les autres le blâmaient de paraître ne témoigner aucun égard à des hommes qui l'avaient si bien accueilli. Mais à ceux-là n'avait-il point rendu une fête splendide ? N'avait-il point fait d'un certain nombre de privilégiés les témoins de sa transfiguration soudaine ? Le château leur avait été livré pendant plusieurs jours, et s'ils n'avaient point revu le comte, celui-ci leur avait fait apprendre par Paulus qu'une fièvre ardente le dévorait depuis cette soirée dont tous gardaient un si vif souvenir.

Pou à peu le manoir s'était dépeuplé, mais nul ne songeait à accuser Palma d'un manque de courtoisie. On savait bien que les portes du château se rouvraient, on comprenait que l'homme qui venait de subir une si étrange épreuve avait le droit de rester seul.

Quand il ne resta plus un invité au château du Danube, le comte quitta les appartements intérieurs, et ses domestiques le revirent passer tantôt dans la grande salle à manger, tantôt dans les vastes escaliers. Son visage conservait une lividité étrange, et son regard brillait d'un feu sombre. Il ne souriait jamais. Si les traits avaient repris leur jeunesse, on ne pouvait retrouver sur cette physionomie, rien de ce qui en faisait le charme ordinaire. Quelque chose d'inflexible se lisait sur les lèvres serrées, et la prunelle semblait fixer des objets lointains.

On eût dit que souvent le comte éprouvait des hallucinations de l'ouïe. Il se levait tout à coup et répondait à une question que nul n'avait entendue par une interjection gutturale, un mot âpre et cruel, une sourde injure, puis il retombait dans le mutisme.

Paulus ne reconnaissait plus son maître. Mais pour ce cœur aimant, les souffrances de l'alchimiste étaient une raison nouvelle de l'aimer. Jamais il ne lui témoignait un dévouement plus sincère et plus tendre. Palma en parait satisfait. Il fit plus. Ce que jamais le comte Palma vieux et las n'avait permis à Paulus, Palma rajuni, mais triste et malade, le permit à son secrétaire. Jadis l'élève du vieux Moser paraissait craindre de troubler l'âme croyante et tendre de Palma, en initiant cet esprit intelligent à une science dangereuse ; mais à partir de l'heure où il eut pris le breuvage de vie, le comte exigea que Paulus l'accompagnât au laboratoire.

tions qui se multipliaient sur le compte de Palma.

Il souffrait, il travaillait. Avec Paulus il recommençait la distillation de son Elixir. Mais par un phénomène bizarre, et dont il fallait chercher le mot dans la commotion cérébrale subie, Palma tâtonnait dans ses travaux, il hésitait dans ses expériences. La lassitude le prenait en face de ses manuscrits. Il lui arrivait souvent de les repousser avec un geste farouche.

— Paulus, disait-il alors, souffrez ! mon cerveau bouillonne, ma tête se fend, travaille à ma place. — Maître, répondait Paulus, tout ce que je pourrai faire, je le ferai... Mais mon dévouement est impuissant à me donner la science. J'ignore les langues que vous avez apprises dans les contrées lointaines... Il m'est impossible de lire ces manuscrits écrits en Hindoustani, de déchiffrer le vieux livre trouvé au monastère de mont Athos... Obligez pour un temps des recherches qui vous ont brisé... laissez-là les fourneaux... Que voulez-vous ? La jeunesse ! cette jeunesse, vous l'avez

— Je l'ai, répondit Palma, mais les trésors réalisés au fond des coffres s'épuisent. Nous devons les renouveler, Paulus, il le faut... N'as-tu pas remis hier une forte somme à l'intendant du comte Komorn ? — Dix mille florins, monseigneur.

— Tu le vois, nous devons fabriquer de l'or. — Faisons de l'or, monseigneur ! Les formules d'Arnaut de Villeneuve nous suffiront pour réussir. Je crois pouvoir vous aider en cela d'une façon efficace... Renoncez seulement au breuvage qui rend la jeunesse, pour un temps, sinon pour toujours... O mon maître ! est-ce un bienfait si grand, d'ailleurs, que d'avoir effacé les rides de son visage ? N'êtes-vous pas plus heureux auparavant ? Jamais l'expression de votre figure ne fut plus sombre, jamais je ne vous vis si désenchanté de la vie... Votre sommeil est troublé, vous avez perdu les derniers décrets d'une gaieté que jadis je surpris encore en vous...

— Je suis donc bien changé moralement, Paulus ? — Oui, cher maître ! répondit le jeune homme d'une voix triste.

— Ne dis cela à personne, entends-tu, Paulus, à personne... Je t'ai rendu service, tu me l'as dit, tu t'en souviens... — Je n'ai garde une éternelle reconnaissance. — Au nom de cette reconnaissance, cache à tous mes souffrances et mes insomnies... Ce qu'il me sera possible de faire pour ton bonheur, je le ferai... Ta as vingt ans ! Tu dois aimer l'or, les pierreries... je te permets de prendre des bijoux dans mes coffres... Peut-être as-tu choisi une fiancée ?

Paulus rougit. — J'ai deviné juste, n'est-ce pas... A ton âge, n'est-ce point naturel ?... Aime-la, demande-la en mariage, je te ferai riche ! riche autant que moi-même... — Vous êtes bon ! monseigneur ! — Reste seulement dévoué. — Jusqu'à la mort... Savez-vous quelle idée m'est venue, monseigneur ? Vous avez gardé en qualité d'hôte dans ce château, un homme dont la présence me semble vous impressionner d'une façon pénible... — Tu veux parler du Juif ? — Oui, monsieur le comte. — Un misérable, un bourreau ! — Renvoyez-le. — Il ne partira pas. — Oserait-il résister à un ordre ? — Un Juif ose tout. — Cependant... — Paulus, je lui ai fait un serment.

— Tenez-le, et débarrassez-vous de lui. — Je ne le puis encore. — De quoi s'agit-il ? — De l'Elixir de longue vie. — Abraham Zek prétend rajunir ? — Non, il veut sauver sa fille ! — Pauvre enfant, murmura Paulus, elle est touchante et résignée.

— Elle te fait pitié ? — Je l'aime presque. — Ce n'est pas elle, cependant... — Maître, une Juive ! — Alors pourquoi la plains-tu ? — Elle semble dévorée d'une peine intérieure... Le chagrin la tue plus que la maladie... Il faut bien que cette jeune créature soit intéressante, puisque la belle

et pieuse Molda Komorn la protège.

— Molda Komorn, sous quel prétexte ? — Pour quelle raison divine les anges aiment-ils les faibles et les pêcheurs ? — Molda l'aime ! — Et je l'ai entendu jurer à Salomé quelle serait guérie et sauvée.

— Allons ! fit Palma, ils sont deux contre moi, maintenant. — Guérissez-la, sauvez-la ! — Oui, la sauver, la guérir ! me débarrasser du Juif... Mais pour cela, il faudrait recomposer le breuvage, il faudrait garder le pouvoir de recommencer une œuvre horrible... Et je me sens si las, si las, Paulus, je ne veux plus même l'essayer... Il faut que le Juif parte, à tout prix, cependant ! il le faut... Va le trouver, dis-lui... dis-lui... Eh ! que pourras-tu lui dire... Si j'affirme qu'à cette heure je ne sens ni las, ni las, Paulus, je ne veux plus même l'essayer... Il faut que Abraham Zek ! je le hais de toute mon âme.

— J'essaierai de lui faire entendre raison, répondit Paulus. — Et si tu échoues... — Je n'en serai d'autant plus malheureux que vous en souffrirez davantage... — Essaye, tente l'impossible ! dis la vérité, c'est que je souffre, et qu'il ne m'est pas possible à cette heure de faire ce qu'il me demande.

Paulus se leva. — Je vais le chercher, dit-il. Le secrétaire sortit et se rendit à l'appartement d'Abraham Zek. Sa fille s'y trouvait seule.

Envahi par la tristesse, épuisée par un mal héréditaire, elle était en ce moment couchée sur un lit très bas. Vêue d'une longue robe à manches flottantes, lâche à la taille, ses magnifiques cheveux répandus sur l'oreiller, les mains croisées sur sa poitrine elle ressemblait à une figure de marbre couchée sur un tombeau.

En reconnaissant Paulus elle se souleva et sourit doucement. — Seigneur Paulus, dit-elle, venez-vous de la part de Molda ? Elle m'avait témoigné tant de bonté que je comptais sur sa visite. Je donnerais pour la revoir une partie des jours qui me restent à vivre... Elle m'avait promis d'apaiser mon âme, de faire de moi sa sœur, de me rendre digne de son amitié. Je lui avais confié des douleurs que je cache même à mon aïeul.

— C'est lui ! que je souhaitais trouver ici, répondit Paulus, est-il donc allé à la ville ? — Je ne le crois pas... Quand il est sorti je dormais... Lui aussi est devenu bizarre, irritabile. Il ne dort plus, et durant les nuits il erre dans ce château comme un esprit en peine. Qu'y cherche-t-il ? Monte-t-il aussi au laboratoire ? Prêtait-il à aider le comte à composer son breuvage ? Ah ! s'il savait que je tiens la vie pour triste et amère, il songerait plutôt à me voir endormir du dernier sommeil... Je vous en supplie, allez chercher Molda ! Molda me donnerait les fruits du jardin du paradis qui apaisent la faim du corps et celle de l'âme...

— Salomé, répondit Paulus, ne savez-vous point que le comte ne permet à aucun étranger de franchir le seuil du château ? — Il le permettrait au comte Komorn. — Je n'en doute. — Il le permettrait à Molda. — Dans tous les cas, Salomé, je vous jure que ce soir elle sera informée de votre désir.

Le lendemain Paulus se leva plus vite encore que de coutume et se rendit à l'église de Buda. Il espérait rencontrer Molda au sortir de la messe. Rarement les jeunes gens s'adressaient la parole, mais par une intuition mystérieuse de l'âme, Paulus devinait quand la fille du comte Komorn avait besoin d'entendre une parole d'encouragement et de tendresse. Elle devenait si pâle et si triste, que même sans le grand et noble amour qu'il éprouvait pour elle Paulus se fit senti pris de pitié. Plus d'une fois il la questionna sur le mal secret qui la dévorait, mais elle écarta les réponses, et Paulus en fut réduit à la plaindre de ses secrètes douleurs et à prier pour que Dieu la consolât, sans qu'il lui fût possible d'apprendre quel chagrin fondait sur elle.

Lorsque Paulus l'interrogeait, il voyait ses yeux s'emplir de larmes ; elle tremblait prise d'une fièvre intérieure, ses lèvres roumaient sans qu'elle prononçât de paroles, puis la pauvre enfant se contentait de répondre : — Nous devons avoir confiance en Dieu, et tout attendre de sa miséricorde.

Un jour il lui demanda si son père trouverait étrange qu'il allât le voir à son hôtel, elle secoua la tête et répondit : — Ne venez pas. — Je la crois perdue ! Elle vous appelle. — Seigneur Paulus, dites-lui qu'elle obtienne de son aïeul de se faire transporter dans une auberge de Buda-Pesth. J'irai la voir, je vous le jure, dès qu'elle sera installée... Si le trajet lui semble trop long et trop fatigant conseillez-lui de s'adresser à Niklas, l'hôte des Trois Pommes de Pin... C'est une digne créature qui lui préparera une chambre convenable et l'environnera de soins assidus, j'y courrai dès qu'elle y sera installée... Paulus secoua la tête. — Je ne crois point qu'elle quitte le château. — Est-elle donc à toute extrémité ? — Grâce au ciel je ne le pense pas. Sa faiblesse est extrême ; elle ne survivra point au mal qui la ronge, mais elle peut vivre quelques jours encore... Son père ne consentira jamais à ce qu'elle s'éloigne du manoir... — Ne me demandez pas d'y aller, Paulus ! ne me le demandez pas ! — Il s'agit d'une âme à sauver ? — Oh ! vous ne savez point ce que vous exigez, Paulus, Paulus,

— Meient-il dans un dédain pour la situation que j'occupe ?

— Non, répondit Molda, je crois seulement qu'il a d'autres vœux relativement à mon mariage.

Elle ajouta de cette voix dont les infortunés connaissent bien la douceur : — Ne redoutez rien. Paulus, s'il s'était agi seulement de sacrifier mon existence à mon père j'aurais pu le faire, sinon sans regret, du moins avec courage ; mais jamais, entendez-vous, jamais ! je ne risquerai mon âme immortelle qu'un avilissant contrat pourrait perdre.

— Molda s'écria Paulus avec angoisse, expliquez-vous davantage pour l'amour de Dieu. — Contentez-vous de cette réponse, Paulus. Le Seigneur est avec les âmes innocentes. Nous ne doutons rien de sa justice, et nous attendons tout de son amour... Il doit vous suffire de me rencontrer parfois au sortir du temple... — Quand vous distribuez vos aumônes ! dit Paulus avec un sourire empreint de douceur et de respect.

— A l'heure où je donne à qui souffre un peu d'argent, car je suis presque pauvre, mais avec une grande part de ma pitié, car Dieu créa mon âme compatissante. — Jamais avant que ce matin là Paulus n'avait éprouvé de hâte à la pensée de voir Molda.

Dependant il se fut reproché comme une faute d'essayer de lui parler avant l'office. Arrivé le premier à l'église catholique, il s'approcha de l'autel, et quelque temps après, de la place qu'il venait de choisir il la vit s'avancer suivie de sa gouvernante.

On devinait qu'elle avait pleuré. Ses yeux étaient rouges encore des larmes versées ; sa taille élégante pliait sous un mystérieux fardeau ; elle tomba plutôt qu'elle ne s'agenouilla sur son prie-Dieu. A diverses reprises Paulus comprit qu'elle sanglotait sous le grand voile noir enveloppant sa toilette sombre.

Tantôt elle joignait les mains avec le sentiment d'une invocation ardente ; tantôt elle s'affaissait brisée, comme si le calice offert à ses lèvres lui semblait trop amer. Pourquoi ne lui révélait-elle point le drame qui se jouait au fond de son âme ? Quel désespoir la minait sourdement, et tour à tour effaçait l'éclat de son regard et la grâce de son sourire ? Que se passait-il en elle, ou autour d'elle ? Paulus prit avec un redoublement de ferveur, non pour lui, mais pour cette jeune âme torturée, et pour la première fois un vague soupçon lui vint que le comte Komorn n'était pas étranger à cette douleur.

Depuis longtemps Paulus connaissait la vie du vieux gentilhomme. Il le savait joueur d'une façon incurable ; mais il devinait que Molda comptait pour peu de chose les richesses gaspillées par son père. Une ruine, si absolue qu'elle fût, ne pouvait la plonger dans ce désespoir.

Il fallait qu'il en apprît la cause, il fallait qu'il en triomphât. Ne l'aimait-il point assez pour accomplir des prodiges ? La messe finie, Paulus descendit la nef le premier, et il attendit que la jeune fille eût distribué ses aumônes pour l'aborder. — Pardonnez-moi, lui dit-il d'une voix tremblante, je n'aurais point osé vous présenter une requête personnelle ; mais il s'agit d'une créature mourante à qui vous daignâtes témoigner une grande pitié... — Salomé se trouve-t-elle donc si mal ?

— Je la crois perdue ! Elle vous appelle. — Seigneur Paulus, dites-lui qu'elle obtienne de son aïeul de se faire transporter dans une auberge de Buda-Pesth. J'irai la voir, je vous le jure, dès qu'elle sera installée... Si le trajet lui semble trop long et trop fatigant conseillez-lui de s'adresser à Niklas, l'hôte des Trois Pommes de Pin... C'est une digne créature qui lui préparera une chambre convenable et l'environnera de soins assidus, j'y courrai dès qu'elle y sera installée... Paulus secoua la tête.

— Je ne crois point qu'elle quitte le château. — Est-elle donc à toute extrémité ? — Grâce au ciel je ne le pense pas. Sa faiblesse est extrême ; elle ne survivra point au mal qui la ronge, mais elle peut vivre quelques jours encore... Son père ne consentira jamais à ce qu'elle s'éloigne du manoir... — Ne me demandez pas d'y aller, Paulus ! ne me le demandez pas ! — Il s'agit d'une âme à sauver ? — Oh ! vous ne savez point ce que vous exigez, Paulus, Paulus,

si vous le saviez !

— Je crois que l'âme de cette enfant a besoin d'une céleste lumière et que vous seule la lui pouvez donner ; je crois que le Seigneur vous tiendrait compte d'un sacrifice si grand que vous reculez quand il s'agit de l'accomplir.

— Ecoutez-moi, Paulus, dit la jeune fille en serrant les doigts sur le bras du jeune homme, j'ai peur de me trouver au château du Danub, non point face à face Salomé, mais en présence du comte Palma... Cette demeure m'épouvante comme si des démons la hantaient... Palma est en lutte avec la nature et avec Dieu ! Palma garde sur le front un signe fatal, et le ciel me pardonne ! si on ne lit point sur son visage la trace de ses remords... — N'oubliez pas que je l'aime Molda !

— Si je pouvais tout vous dire, mais je me suis juré de me taire... Non ! non ! je ne parlerai pas... Je ne vous révélerai point le secret qui me tue... Parlons de Salomé, plutôt... Consoloz-la, et remplacez-moi... Elle ne vous a point ouvert son âme comme elle fit pour moi Paulus... Salomé est dévorée par la nostalgie du ciel... Ouvrez devant-elle un livre d'Evangile, entretenez la de Dieu ! Il faut à cette créature mourante, non point l'Elixir de longue vie trouvé par le comte Palma, mais le baptême dans les eaux de la grâce !

La gouvernante de Molda se rapprocha avec défiance. — Je suis à demi prisonnière, reprit Molda, quittez-moi, Paulus ; j'ignore quand s'achèvera le drame dont nous serons les victimes plus que les acteurs ; priez pour moi, et comptez que Molda vous garde son souvenir. — Salomé ne comprendra point votre refus ?

— Elle souffre ! Et pourtant je suis encore plus à plaindre qu'elle. — Ainsi, vous ne franchirez jamais le seuil du château ? — Non. — Molda ajouta à voix basse et comme si elle rougissait d'avoir à faire une semblable question. — Mon père a-t-il envoyé au manoir ? — Oui. — Savez-vous pourquoi ? Paulus baissa la tête.

— Vous n'osez me répondre, il le faut pourtant, Paulus, vous en qui j'ai mis toute ma confiance ; parlez, parlez, au nom de ce que vous avez de plus sacré... — Il a fait demander au comte Palma une somme importante. — Combien ? — Vingt mille florins. — Je suis perdue ! dit Molda en cachant sa figure dans ses mains, je suis perdue !

Paulus tenta une fois encore d'apprendre de son désespoir, elle refusa de lui révéler la cause de sa peine. — Je me défendrai, Dieu me protégera ! répondit-elle. Consoloz Salomé et faites luire à ses yeux la lumière. Et tenez, afin d'obtenir, que Dieu nous sauve, dites-lui que j'irai...

Sans ajouter un mot, elle abaissa son voile, se rapprocha de sa gouvernante et prit avec elle le chemin de l'hôtel Komorn. La jeune fille se trouvait en proie à une cruelle angoisse. Aller au château du Danube, s'exposer à y rencontrer un homme qui aspirait à sa main, et dont le nom seul lui causait une invincible épouvante, lui semblait un sacrifice et un péril ; d'un autre côté laisser mourir sans consolation et sans espérance la fille du Juif, cette belle et douce Salomé que dévorait la soif de Dieu, semblait impossible à cette âme éminemment chrétienne. Pouvait-elle abandonner une âme plongée dans le désespoir et la nuit ? Ne devait-elle pas risquer jusqu'à sa vie pour goûter la joie de ramener à Dieu cette créature innocente, sur laquelle pesaient les crimes d'une race dont elle ne pouvait rester solidaire, puisqu'elle aspirait à s'en séparer.

A Consuever

Les Enfants pleurent pour avoir du CASTORIA.

Les Médecins reconnaissent la valeur du Vin de Quinine de Campbell.

EST LE TONIQUE IDEAL. Ramène l'appétit. Rend le sommeil. RESTORE LA SANTE. K. CAMPBELL & CIE, MFRS. MONTREAL.

Origine des Marques de Commerce. Les marques de commerce datent du 16ème siècle. Elles tirent leur origine d'enseignes, qui, dans les âges primitifs, étaient suspendus à la devanture des magasins pour indiquer les marchandises que l'on vendait. Aujourd'hui la marque de commerce est mise sur les marchandises elles-mêmes, permettant à l'acheteur de distinguer le bon du mauvais et de la qualité moyenne. Sur une chaussure "Slater" le nom et le prix sont sur la semelle, dans un encadrement d'ardoise, \$3.50 et \$5.00. Chaque paire "Goodyear Welted."

WM. McNULTY, seul agent local. RENOVATEUR PARISIEN DE LUBRY POUR LES CHEVEUX. ARTICLE DE TOILETTE INDISPENSABLE POUR LA JEUNESSE PERPETUELLE DES CHEVEUX. CHAQUE ESSAI REUSSIT PARFAITEMENT ET DONNE ENTIERE SATISFACTION. Chez les Chimistes et Parfumeurs, 50c. la bouteille.

SACRE CŒUR DE JESUS. Dans chaque maison catholique devrait se trouver ces quatre images : La Trêve enseignée par Notre Seigneur, Les Beautés, et Marie et Jésus. Nous avons les meilleures marchandises que les agents vendront rapidement. Elles se vendent abondamment et à gros profits, elles plaisent à tout le monde. N'importe qui peut les vendre. Quelques uns de nos meilleurs agents sont sourds muets, d'autres sont aveugles, cependant ils font de l'argent, de même que vous pouvez en faire aussi. Nos belles images se vendent dès qu'on les montre. Vous n'avez pas besoin de parler. Montrez simplement les images et elles feront le reste. Elles mesurent 16x22 pouces. Imprimées en Couleurs Attrayantes. Chaque image est une merveille et mérite d'être encadrée. Nous n'envoyons pas d'images communes, mais nous vendons des marchandises d'art de première classe pour le prix des communes. N'oubliez pas ceci : Nos images ne sont pas Communes, mais nos Prix sont le contraire. Nous donnons ici une liste partielle des sujets. "Souvenir de Famille, Ange Gardien, Certificat de Mariages, Mémories, Jésus Christ Bénissant les Petits Enfants, Jésus dans le Temple, La Mère et l'Enfant, Les Dix Commandements, La Frère de Notre Seigneur, Sa Vie, Béatitudes, Sacré Cœur de Jésus et Marie, Réveil des Ames, Grâces de la Guerre Américaine Espagnole, La Guerre du Sud Africain, Scènes d'Été et d'Hiver, etc., etc."

Echelle a Extension DE WAGGONER. LEGERE, FORTE, COMMODE ET A BON MARCHÉ. A VENDRE PAR COTE & FRERE, St. Jean. Marchands d'Épicerie, Ferronneries, Coutellerie, etc., etc. COIN DES RUES RICHELIEU & ST-JACQUES, - - ST JEAN.

Chemin de Fer Quebec Southern. ALLANT AU SUD. STATIONS. ALLANT AU NORD. Billets vendus pour passage continu et bagages échiqués à toutes les stations. Ligne directe entre Sorel, St-Hyacinthe et Boston via Noyan et Rutland. CONNECTIONS. A Sorel les trains se raccordent à ceux du Rive Sud, et de la Compagnie de Navigation Richelieu et Ontario. A St-Hyacinthe à ceux du Grand-Tronc et à l'Intercolonial. A Rougemont, Ste-Angele et Iberville, à ceux du Central Vermont. A la jonction du Quebec Southern à ceux du Pacifique Canadien, allant et venant de Montréal, St Jean et pour les points Est et Ouest. A Noyan Jct., à ceux du Canada Atlantique et du Chemin de fer de St-Rutland. * Flag stations. Les trains arrêteront sur avis de prendre ou de débarquer des passagers. A. H. HARRIS, Gérant Général du Trafic.

LES COMMUNIANTES

Parmi les frais lilas, les renaissants feuillages, Par ce printemps qui chante et rit dans les villages, Par ce dimanche clair, fillettes au front pur, Qui marchez vers la messe entre les jeunes branches, Avez vous pris au ciel, communiants blanches, Vos robes de lumière où frissonne l'azur ?

Je le croirais, à voir votre frère cortège S'épanouir au jour, dans sa candeur de neige, Sous la brume du voile aux flots éblouissants, A la douce pudeur de vos bouches de vierges, Au mignon bouquet d'or qui fleurit vos grands cierges, Au paradis qui luit dans vos yeux innocents.

Comme tout alentour vous bénit et vous fête ! Les vieux chaumes mousous ont étoilé leur falte Et leur courbe arrondit de plus souples contours, Tout brille. L'herbe tendre et d'aurora arrosée, D'où se lève l'encens de la blanche rosée, Déroule sous vos pas ses marges de velours.

Vos plis de tulle au vent vont font des ailes d'anges ; Moins blancs sont les pigeons sur les hautes toits des granges, Moins blanche est l'autépine aux rameaux embauvés ! Et vous allez ainsi vers l'antique chapelle Où, ceints de verts tilleuls, le clocher vous appelle, Et dresse au blanc soleil ses angles allamés.

Et blanches vous allez. Voici l'église proche. Votre cœur bat plus fort, plus fort tinte la cloche. Des vieillards attendris sont au pied de la tour. Le porche est grand ouvert ; entrez, vierges mignonnes, Et puis faites, au bout de vos cierges de nonnes, Brûlantes, rayonner des étoiles d'amour !

Extase, doux effrois de volupté mystique ! Sous vos doigts frémit la page du cantique, Lorsque vous chanterez : " O doux Jésus, descends ! Oh ! viens, divin Epoux, mêler à notre être ! " Puis vous verrez trembler l'hostie aux mains du prêtre, Dans le vertigineux nuage de l'encens.

Recevoir dans son corps le Dieu qui fit la terre ! Non ! vous ne voyez pas d'orgueil à ce mystère. Et vous préférez même au Grand Ressuscité Le bon Crucifié mourant sur la colline. Vous l'aimez pour son front que couronne l'épine, Pour le grand trou qui saigne à son divin côté.

Et surtout vous aimez l'enfant rose qu'inonde, Comme le tendre agneau, l'or de sa toison blonde Et qui vint tant de fois sourire à vos borceaux, Avec ses yeux si clairs, quand vous étiez petites, N'est ce pas pour cela que vous tressailliez, dites, Filles qui frissonnez sous les sacrés arceaux ?

A votre souvenir que nul souffle n'emporte Et, même au fond des cœurs dont la foi semble morte, Qui n'a senti vibrer comme un reflet d'Éden ? Chantez, vierges ! Demain l'été fera sa gerbe, A l'automne les fruits mûrs tomberont dans l'herbe, Chantez au blanc printemps votre premier hymen !

JULES BRETON

une "Manon Lescault", de Théodore Barrière, et il ne voulait même pas connaître ma pièce, les deux sujets ou plutôt les deux héroïnes devant, à son avis, avoir trop de points de ressemblance. Je me présentai chez Mlle Page, alors au Théâtre des Variétés, et dont la beauté, l'élégance et même le talent me paraissent pouvoir se prêter aux exigences du rôle. Mlle Page, très à la mode, assaillie tous les jours par des importuns de tous genres, ne me reçut pas. De guerre lasse, je fis demander à Déjazet, par son fils, sa fille, M. de Bazancourt, Hippolyte Worms, le très modeste comédien du Théâtre Historique, dont la protection devait finalement me faire arriver au Vaudeville. Nouveau succès de lecture après lequel Déjazet, tout en larmes, me prit les mains, m'embrassa et me prédit un immense succès le jour où cette pièce serait représentée. "Mais pour cela, me dit-elle, il faut trois choses : qu'on fasse une révolution qui détruise la censure, que Fechter joue le rôle d'Armand, et que moi je ne joue pas celui de Marguerite où je serais absolument ridicule."

"Pour que je puisse jouer ce rôle, il vous faudrait transporter votre sujet Louis XV, me faire chanter des couplets et me faire épouser mon amoureux à la fin. J'ai trop pleuré en écoutant votre œuvre pour vous demander d'y changer quoi que ce soit." Enfin, Mlle Rachel, avec qui j'étais en termes excellents, ayant appris, je ne sais comment, que j'avais composé une comédie-drame—ce fut l'expression dont elle se servit—me demanda de venir la lui lire. Elle me fixa un jour ou plutôt un soir. Il n'y aurait qu'elle et moi. Elle était très désireuse de connaître cet ouvrage. Si le rôle lui convenait, elle était capable d'en parler à la Comédie Française ! J'arrivai à l'heure dite. Je passai tout fier devant la loge du portier sans même lui demander si la maîtresse de la maison était chez elle, quand il m'appela et me dit : "Monsieur, madame m'a chargé de vous prier de revenir un autre fois. Elle est allée ce soir jouer au loto chez Mlle Zélie O..."

Décidément aucun directeur ne voulait de ma pièce. Ceci soit dit pour mes jeunes et futurs confrères. Lorsqu'on veut entrer dans la carrière, on se figure que la protection d'un maître peut servir auprès d'un directeur. J'étais le fils de M. Alexandre Dumas, le premier auteur dramatique de son temps ; on ne pouvait pas avoir un protecteur plus expert et plus puissant ; rien n'y faisait. J'étais repoussé tout comme si j'étais arrivé de ma province avec le nom d'un inconnu.

J'avais fini par remettre mon manuscrit dans un tiroir et par n'y plus penser, non sans regrets. J'en fis cependant encore lecture à haute voix. C'était le 1er janvier 1853. Je m'étais rendu le matin, de très bonne heure, au cimetière Montmartre.

Ce premier jour de l'année m'a toujours disposé à la tristesse, et l'habitude où sont les vivants de se voir à cette date me ramène toujours à ceux qu'on ne verra plus. A cette époque, j'en avais pas encore de morts à moi et je ne connaissais au cimetière que Marie Duplessis, mon héroïne, dont la tombe devait être fort abandonnée. (Elle était morte en 1847.)

J'allai donc faire à cette morte oubliée une visite pour ainsi dire superstitieuse. Au fond, je cherchais un prétexte pour pleurer. Mon avenir ne se dessinait en aucune façon ; je ne m'appuyais ni sur un air sérieux ni sur un sentiment durable ; je gaspillais mon esprit et mon cœur en romans faciles et en faciles aventures entre la nécessité et l'occasion ; je n'avais enfin vers quoi je m'acheminais ni comme écrivain ni comme homme. J'allai donc, pour ainsi dire, demander mon chemin à tous ces morts qui savent bien où l'on va, et ce fut cette pauvre fille, qui de fond de sa tombe oubliée et déserte, reçut mes confidences.

J'étais revenu de Montmartre dans l'état d'âme que j'étais allé y chercher. Rentré chez moi, comme il pleuvait, je m'étais enfoncé dans ma chambre, rideaux baissés, persiennes closes, bougies allumées et je m'étais mis à relire ma pièce. J'y faisais quelques corrections ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Ainsi, tout ce qui a rapport, dans le cinquième acte, au premier janvier, date d'une modification faite ce jour-là. Je venais de terminer ce nouveau travail et sous l'influence de la solitude, de la tristesse, du jour et du lieu, je versais tranquillement et silencieusement ces larmes dont j'avais besoin et que je sollicitais depuis le matin, quand on frappa à ma porte.

J'allai ouvrir. Oh ! l'heureux temps où j'ouvrais ma porte moi-même ! C'était Mirault qui avait eu la bonne pensée de venir me voir, présumant bien que je serais seul. Il vit mes yeux rouges, ma chambre éclairée par des bougies en plein jour, comme dans la chambre d'un mort, mes papiers épars sur ma table. Il me demanda ce que j'avais ; je le lui dis, et comme il ne connaissait que quelques fragments de ma pièce, il me demanda de la lui lire toute entière. Nous passâmes deux heures à cette lecture ; nous pleurnichâmes ensemble sur les malheurs de Marguerite, mais malgré notre émotion et nos tirades sur l'imbécillité des directeurs, la pièce rentra à nouveau dans mon tiroir. Quelques temps après, par une belle soirée de printemps, je passai sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue Richelieu, devant le Café Cardinal. Je m'arrêtai à l'entrée. Je me retournai, et je vis assis à une table Hippolyte Worms, l'acteur Schey et Bouffé, non pas notre grand comédien Bouffé, mais celui qu'on appelait le gros Bouffé, ex-directeur du Vaudeville, Lucullus de la Bohême. Je le vois encore avec ses joues grasses et molles, son teint blafard, son œil bleu très fin, sa bouche sensuelle et railleuse. C'était un homme d'esprit, aventureux et sceptique, sans patriotisme, presque sans gêne, sauf une chambre d'hôtel à l'entresol, toujours mal payée et dont le propriétaire n'aurait jamais eu l'idée de le renvoyer, quelques dépenses qu'il y fit, tant ce locataire était devenu partie intégrante de l'établissement interlope où il avait choisi son domicile. C'était un de ces hommes à la fois prodigieux, immoraux et sensibles, qui n'ont jamais le sou, et qui trouvent toujours cinq louis au fond de leurs poches, qui vous prêtent cinq cent francs à l'occasion, qui n'ont pas ; souvent amphitryons, jamais parasites, comprenant le bien comme le mal, moralistes pratiques, sachant à quoi s'en tenir sur la valeur des gens et des choses, ce qu'il faut estimer et mépriser des uns et des autres, et qui seraient des hommes politiques de premier ordre, s'ils n'aimaient mieux se laisser mener par le hasard que de le mener eux-mêmes ; basard essentiellement parisien, ne pouvant naître et vivre qu'à Paris, et encore dans certains quartiers, entre le restaurant Brébant et le café de la Madeleine, et pour qui les Champs-Élysées sont déjà la campagne, c'est à dire ce qu'il y a de plus inutile et de plus abêtissant du monde. On n'est pas plus étonné de retrouver ces hommes-là millionnaires que décaqués, mais l'argent ne les rend jamais insolents, la misère ne les rend jamais tristes ni aigris ; ils passent par les situations les plus dangereuses sans traverser jamais ni la police correctionnelle ni l'hôpital, tout l'arisien véritable croyant leur devoir assistance et secours, depuis le plus petit journaliste jusqu'au plus riche banquier. Tout le monde se rappelle les avoir rencontrés quelque part la veille de leur mort, et le jour où on les enterre, ils manquent véritablement pendant quelques heures aux habitudes parisiennes. Leur nom même survit quelquefois assez longtemps attaché à un aphorisme spirituel, à un mot heureux. Nestor Roqueplan a été pour notre génération le type le plus achevé de ces hommes. Aussi s'est-il élevé jusqu'à la direction de l'Opéra, tandis que Bouffé n'a jamais dépassé celle du Vaudeville. Il fallait que je rencontrais un de ces hommes-là, directeur d'un théâtre pour que ma pièce fut jouée. Bouffé m'appela et me fit assoir à sa table. —Worms, me dit-il, m'assure que vous avez une pièce excellente avec votre roman de la Dame aux Camélias. Il paraît qu'aucun directeur ne veut la représenter. Si vous voulez, nous allons faire une convention. L'écourt est incapable de se tirer d'affaire tout seul. Avant dix mois, il m'appellera, je reprendrai directeur du Vaudeville. Promettez-moi de me garder votre pièce six mois ; je vous promets de vous la faire jouer dès que je serai directeur. Je remerciai mon protecteur Worms, j'acceptai avec joie la convention ; trois mois après, Bouffé devenait, comme il était prévu, l'associé de M. Lecourt et il commençait immédiatement les répétitions de la Dame aux Camélias.

Il vit mes yeux rouges, ma chambre éclairée par des bougies en plein jour, comme dans la chambre d'un mort, mes papiers épars sur ma table. Il me demanda ce que j'avais ; je le lui dis, et comme il ne connaissait que quelques fragments de ma pièce, il me demanda de la lui lire toute entière. Nous passâmes deux heures à cette lecture ; nous pleurnichâmes ensemble sur les malheurs de Marguerite, mais malgré notre émotion et nos tirades sur l'imbécillité des directeurs, la pièce rentra à nouveau dans mon tiroir.

Quelques temps après, par une belle soirée de printemps, je passai sur le boulevard des Italiens, au coin de la rue Richelieu, devant le Café Cardinal. Je m'arrêtai à l'entrée. Je me retournai, et je vis assis à une table Hippolyte Worms, l'acteur Schey et Bouffé, non pas notre grand comédien Bouffé, mais celui qu'on appelait le gros Bouffé, ex-directeur du Vaudeville, Lucullus de la Bohême. Je le vois encore avec ses joues grasses et molles, son teint blafard, son œil bleu très fin, sa bouche sensuelle et railleuse. C'était un homme d'esprit, aventureux et sceptique, sans patriotisme, presque sans gêne, sauf une chambre d'hôtel à l'entresol, toujours mal payée et dont le propriétaire n'aurait jamais eu l'idée de le renvoyer, quelques dépenses qu'il y fit, tant ce locataire était devenu partie intégrante de l'établissement interlope où il avait choisi son domicile. C'était un de ces hommes à la fois prodigieux, immoraux et sensibles, qui n'ont jamais le sou, et qui trouvent toujours cinq louis au fond de leurs poches, qui vous prêtent cinq cent francs à l'occasion, qui n'ont pas ; souvent amphitryons, jamais parasites, comprenant le bien comme le mal, moralistes pratiques, sachant à quoi s'en tenir sur la valeur des gens et des choses, ce qu'il faut estimer et mépriser des uns et des autres, et qui seraient des hommes politiques de premier ordre, s'ils n'aimaient mieux se laisser mener par le hasard que de le mener eux-mêmes ; basard essentiellement parisien, ne pouvant naître et vivre qu'à Paris, et encore dans certains quartiers, entre le restaurant Brébant et le café de la Madeleine, et pour qui les Champs-Élysées sont déjà la campagne, c'est à dire ce qu'il y a de plus inutile et de plus abêtissant du monde. On n'est pas plus étonné de retrouver ces hommes-là millionnaires que décaqués, mais l'argent ne les rend jamais insolents, la misère ne les rend jamais tristes ni aigris ; ils passent par les situations les plus dangereuses sans traverser jamais ni la police correctionnelle ni l'hôpital, tout l'arisien véritable croyant leur devoir assistance et secours, depuis le plus petit journaliste jusqu'au plus riche banquier. Tout le monde se rappelle les avoir rencontrés quelque part la veille de leur mort, et le jour où on les enterre, ils manquent véritablement pendant quelques heures aux habitudes parisiennes. Leur nom même survit quelquefois assez longtemps attaché à un aphorisme spirituel, à un mot heureux. Nestor Roqueplan a été pour notre génération le type le plus achevé de ces hommes. Aussi s'est-il élevé jusqu'à la direction de l'Opéra, tandis que Bouffé n'a jamais dépassé celle du Vaudeville. Il fallait que je rencontrais un de ces hommes-là, directeur d'un théâtre pour que ma pièce fut jouée. Bouffé m'appela et me fit assoir à sa table.

Worms, me dit-il, m'assure que vous avez une pièce excellente avec votre roman de la Dame aux Camélias. Il paraît qu'aucun directeur ne veut la représenter. Si vous voulez, nous allons faire une convention. L'écourt est incapable de se tirer d'affaire tout seul. Avant dix mois, il m'appellera, je reprendrai directeur du Vaudeville. Promettez-moi de me garder votre pièce six mois ; je vous promets de vous la faire jouer dès que je serai directeur.

Je remerciai mon protecteur Worms, j'acceptai avec joie la convention ; trois mois après, Bouffé devenait, comme il était prévu, l'associé de M. Lecourt et il commençait immédiatement les répétitions de la Dame aux Camélias.

Le rôle de Marguerite Gauthier, si bien tenu par Mme Doche, ne lui fut pas distribué tout d'abord. Il avait été confié à Mlle Fargueil qui, dès les premières répétitions, s'y déclara mal à son aise et préféra y renoncer. Mme Doche était alors à Londres, résolu, disait-on, à ne plus monter sur les planches. Bouffé lui expédia Fechter avec le manuscrit, Mme Doche écouta la pièce, fit faire immédiatement ses malles et répétait le lendemain.

Cependant, à mesure que les répétitions avançaient, les artistes, sauf

Mme Doche, M. Delanoy et M. Laguerre, avaient de moins en moins confiance dans l'ouvrage. La hardiesse du sujet leur paraissait inacceptable. On s'attendait à une soirée des plus orageuses. Il y eut même dans ce sens, entre Fechter et moi, un incident assez curieux. On n'eût coutait guère mes conseils aux répétitions. J'étais à mon début, et je ne devais pas encore savoir mon métier de mettre en scène, disait-on. Or, ma conviction était qu'un quatrième acte, dans l'avant dernière scène, quand Armand disait à Marguerite : "Dites-moi que vous aimez M. de Varville et je pars" et que Marguerite lui répondait : "Eh bien, oui, j'aime M. de Varville", ma conviction était qu'Armand, emporté par la passion, la jalousie et la colère, devait jeter Marguerite à ses genoux, et lever les mains sur elle pour la frapper, pour la tuer même. C'était conséquent avec la situation, le monde particulier où l'action se passait, et l'état d'esprit où se trouvait le héros.

J'avais plusieurs fois demandé ce mouvement à Fechter. Il ne l'avait jamais fait. Après la répétition générale j'insistai encore. Il refusait obstinément : "Jeter une femme par terre, lever les mains sur elle, faire la geste de la frapper, c'est impossible en scène. Le public ne le supporterait pas."

J'insistais toujours. "Je vous assure, disais-je à Fechter, qu'il y a là un grand effet."

Il haussait les épaules. Enfin, pour échapper à mes persécutions, il me dit : "Tout ce que vous voudrez après tout ; comme la pièce n'ira pas jusque-là, ça m'est bien égal."

Or, la pièce eut, dès la première représentation, un succès éclatant, et qui alla toute la soirée en montant toujours. Arrivé à la phrase sur laquelle j'avais tant insisté, Fechter se rappela tout à coup ce que je lui avais dit, et le mouvement n'ayant pas été réglé d'avance, et Mme Doche n'y étant pas préparée, il put la saisir par les poignets et la jeter de force par terre, sans qu'elle sût ce que cela signifiait.

L'effet fut immense. Fechter était tellement emporté par la situation, et il poussa si violemment la porte du fond, qu'un des candélabres posés sur une table voisine de cette porte, tomba sur le tapis, ce qui augmenta encore l'émotion et l'enthousiasme du public complètement entraîné par les deux artistes. On parla beaucoup de cette époque d'une querelle et même d'une brouille prolongée survenue entre Fechter et Mme Doche. Elle datait de cette scène un mouvement de cette importance sans l'avoir prévue, et au risque de compromettre son personnage à elle ; Fechter répondait alors que telle avait été la volonté de l'auteur, trop tard pour qu'il pût prévenir sa camarade ! Et la querelle recommençait presque tous les jours !

M. Treese, le grand éditeur des pièces de théâtre à cette époque, assistait à la deuxième représentation. Il voulait voir la pièce avant d'en acheter le droit d'impression. Je lui avais demandé 1,500 francs ! Après la représentation il me dit : "Je ne saurais me rendre acquiescent de cet ouvrage. Je ne crois pas à la durée du succès."

Le manuscrit fut vendu cinq cents francs à MM. Giraud et Dagneaux, qui en tirèrent vingt mille exemplaires sans désemparer.

Cette pièce, qui devait avoir tant de mésaventures et me causer tant de soucis avant son apparition, devait être, pour moi, la source de cette indépendance matérielle d'où découle, pour qui sait la diriger, l'indépendance morale.

ALEXANDRE DUMAS, fils

M. D. Godin, marchand de charbon, farine etc., de cette ville, annonce au public qu'ayant fait l'acquisition d'une grande quantité de farine ayant la hausse de cette marchandise, est en mesure de vendre cette farine, en gros et en détail, à grande réduction.

Wilson's Invalid's Port. Riche et Rouge. Son action prompt ne laisse aucun doute sur son efficacité. En vente chez tous les pharmaciens. A ST. JEAN CHEZ A. LONGTIN, Marchand de Liqueurs, Rue Richelieu.

La Voilà ! La marque "Semi-ready." Est une simple étiquette en satin portant le nom "Semi-ready" et le prix. Elle signifie toute la vérité de ce qui est dit au sujet de "Semi-Ready." La garantie : "Votre argent remboursé si vous n'êtes pas satisfait. Vendu prêt à essayer. Vendu à un prix raisonnable. Livraison prompte. Cette étiquette est une protection pour nos clients contre les marchands qui n'ont pas les "Semi-ready en vente, — mais qui aimeraient à les avoir. "Semi-ready sont des habits de premier ordre faits pour être portés par des élégants. \$20, \$18, \$15 et \$12 par habit ou pardessus. Ordres reçus par la malle, procurez-vous un catalogue.

Semi-ready 231 St. James St. 1551 St. Catherine St. 2364 St. Catherine St. TORONTO WINNIPEG LONDON OTTAWA

Z. LARIVIERE Chapelier-Manchonnier 46 + RUE RICHELIEU. - - - ST. JEAN, P. Q. + 46

EN 20 ANS RENTIER ! VERSEMENTS MENSUELS : 25 cts. dans la Classe A. 50 cts. dans la Classe B. LES HOMMES, LES FEMMES ET LES ENFANTS de tout âge peuvent y appartenir. Société Philanthropique et Mutuelle, fondée le 1er janvier, 1899.

La Caisse Nationale d'Economie = Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93. Siège Social, - - Monument National, Montréal. 3,800 membres inscrits au 30 juin 1900 avec un capital de \$20,000, dont \$15,900 ont été placés pour achats d'obligations de la cité de Montréal, à 34 pour cent pendant 40 ans.

Les "Prévoyants de l'Avenir" de Paris, fondés en 1881, vont distribuer aux pensionnaires après 20 ans (\$500.00) cinq cents dollars avec une contribution mensuelle de un franc.

Les contributions mensuelles à la "Caisse Nationale d'Economie" étant plus élevées et l'argent rapportant plus d'intérêt en Canada, le public doit être convaincu de l'importance de notre société dans l'avenir. Pour renseignements et adhésions, s'adresser à LOUIS MAYRAND, Agent. Bureau du Shérif, St. Jean, P. Q.

Pour vos Escomptes et vos Dépôts — ALLEZ A —

LA BANQUE NATIONALE J. I. AUDET, Gérant de la succursale à St. Jean CAPITAL PAYÉ, \$1,200,000. SURPLUS, . . \$235,000

PATENTS GUARANTEED Our fee returned if we fail. Any one sending sketch and description of any invention will promptly receive our opinion free concerning the patentability of same. "How to obtain a patent" sent upon request. Patents secured through us advertised for sale at our expense. Patents taken out through us receive special notice, without charge, in THE PATENT RECORD, an illustrated and widely circulated journal, consulted by Manufacturers and Investors. Send for sample copy FREE. Address, VICTOR J. EVANS & CO., (Patent Attorneys), Evans Building, - WASHINGTON, D. C.

Alexandre Dumas, fils L'ODYSSÉE DE LA "DAME AUX CAMÉLIAS" ... Mon père me dit : "Eh bien, voyons, lis-moi le premier acte." Nous passâmes dans son cabinet et je commençai ma lecture en proie à une des plus fortes émotions que j'ai eues de ma vie. J'étais là devant mon juge suprême ; avec le premier acte, il me dit, amicalement et gravement à la fois : "C'est très bien, continue." Enhardi par ce début, je lus le deuxième acte et je le lus aussi bien que possible. Mon grand auditeur était très ému ; il avait des larmes dans les yeux ; la scène entre Armand et Marguerite l'avait saisi. "Va toujours", me dit-il. Je lus le troisième acte. Là, il ne put contenir son émotion, et les deux derniers tiers de cet acte le firent pleurer comme un enfant. "Allons, lis-moi le reste", et, en me parlant ainsi, il me regardait comme il ne m'avait jamais regardé. Il y avait toujours, et plus que jamais, dans ce grand et clair regard la tendresse à laquelle j'étais habitué, mais il s'y mêlait un peu d'étonnement, une joie délicate et retenue encore par la crainte que la fin de ma lecture ne répondit pas au commencement. Il était deux ou trois heures. J'avais un rendez-vous auquel il m'était impossible de manquer. —Je vais à mon rendez-vous dis-je à mon père ; dans une heure je serai de retour et je te lirai le reste. —Va, et reviens vite, j'ai hâte de connaître la fin. L'affaire qui m'appelait au dehors fut promptement expédiée ; et je revins en courant à l'avenue Frochot. Au moment où j'ouvrais la porte de mon cabinet, mon père se leva tout en larmes, et me serrant dans ses bras : —Je n'ai pu résister, me dit-il, je voulais savoir si tu t'en étais bien tiré jusqu'au bout. J'ai lu tes deux derniers actes. C'est original ! c'est touchant ! c'est audacieux ! c'est nouveau ! Ce sera un immense succès, si la censure laisse jouer. C'est trop vrai. En attendant, tu vas la lire au Théâtre-Historique. Je suis curieux de voir l'effet de la lecture sur les comédiens. Nous nous embrassâmes encore une fois, une longue fois, en pleurant tous les deux ; et le grand succès de la pièce ne m'a pas certainement causé le quart du bonheur que j'ai éprouvé ce jour-là. A partir de ce moment a commencé pour cette pièce l'odyssée la plus extraordinaire. Je la lus au Théâtre-Historique où elle fut accueillie par des applaudissements, des larmes et



En Montant les Escaliers

Si vous souffrez d'anémie (sang pauvre ou aqueux) ou de faiblesse de cœur, le fait sera rendu douloureusement apparent chaque fois que vous aurez à monter un escalier.

Est-ce que dans ces occasions votre cœur bat violemment? Vous sentez-vous hors d'haleine? Vos jambes faiblissent-elles et êtes-vous facilement épuisé?

Ce sont là des signes d'anémie et de faiblesse du cœur. La pâleur, les yeux renfoncés, les joues amaigrées, la perte de l'appétit et la langueur générale sont d'autres signes. La Maladie Organique du Cœur ou la Consommation peuvent s'en suivre si cet état de choses est négligé. Les

Pilules Roses du Dr Williams

guérissent l'anémie et la faiblesse du cœur et bannissent tous ces symptômes. Elles rendent les hommes et les femmes forts et énergiques et sont également favorables pour les jeunes et les vieux. Ces pilules, à chaque dose, produisent un sang nouveau et riche, elles renforcent les nerfs faibles ou épuisés.

Attestation de la guérison

Mlle Rosanna Ariot, St-Sauveur, Qué., a longtemps souffert de l'anémie avec les symptômes suivants: maux de tête, battements de cœur, mauvais appétit et pâleur extrême. Mme Ariot dit:

"Ma fille a dix-huit ans, et elle a souffert des symptômes ci-dessus pendant deux ans. Elle prenait des remèdes, ce qui ne l'empêchait pas de devenir de plus en plus faible; ensuite un médecin la traita avec le plus grand soin, mais n'eut pas plus de succès. Nous primes alors le parti de lui administrer les Pilules Roses du Dr Williams, du consentement de son médecin qui reconnaissait que les pilules étaient certainement un bon remède. Leur effet salutaire ne tarda pas à se faire sentir, et quelques semaines après ma fille était assez forte pour reprendre son ouvrage à la manufacture où elle travaillait avant sa maladie. Aujourd'hui sa santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, et nous aimons à vous exprimer notre reconnaissance; les Pilules Roses du Dr Williams ont rendu à ma fille un service inestimable."

Quelques marchands offrent des imitations teintées en rose ou d'autres pilules qu'ils disent être "juste aussi bonnes", parce que ces marchands font plus de profits sur ces imitations. Voyez à ce que le terme complet "Pilules du Dr Williams pour les Personnes Pâles" soit sur l'enveloppe autour de chaque boîte que vous achetez. Si votre fournisseur n'a pas ces pilules, écrivez directement à la Dr Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et elle vous seront expédiées franco au prix de 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

LA BALLE D'OR

Un bachelier du nom de Van Bosboom, célèbre dans tout le Transvaal comme tueur d'ennemis, a été, durant la guerre actuelle, le héros d'une série d'actes héroïques, qui lui valurent une mention glorieuse à côté de la vaillante phalange de défenseurs de la république Sud-africaine.

Van Bosboom est âgé de 55 ans, et l'on dit que jamais il ne lui est arrivé de manquer son but à la cible, ou à n'importe quel objet qu'il a entrepris d'atteindre avec la carabine. Il y a quelques mois, il était propriétaire d'une mine d'or qui lui rapportait d'énormes profits, et il passait d'heureux jours au milieu de sa petite famille, composée de son épouse et de deux fils, en qui il se sentait revivre. L'enthousiasme lui enleva ses richesses. Quelques jours après, ses deux fils succombèrent sous les balles ennemies. La perte de ses biens ne le troublèrent que médiocrement, mais son cœur saigna abondamment de la blessure causée par la séparation cruelle de ses fils, ses bâtons de pitié lessés sur lesquels il avait fondé les plus chères espérances. C'était deux modèles de piété filiale, de dévouement, de travail; deux braves, forts comme des héros, patriotes consacrés au drapeau.

Dès ce moment, la passion de la vengeance saisit le cœur de ce père infortuné. Il dit adieu à sa femme, épaula sa carabine, qu'il appelait "lobengula", et gagna les états de sa ceinture de balles d'or, il s'enrôla dans l'armée nationale, pour la défense de sa patrie. Depuis lors, on dit que, durant les récents engagements, surtout, lorsque le corps d'ambulance visita le champ de bataille pour transporter les morts et les blessés, les chirurgiens de l'armée, qui accompagnaient les brancardiers, trouvaient infailliblement cinq ou six officiers et soldats de soldats anglais, le front percé d'une balle d'or. Curieuse coïncidence, l'arme, évidemment dirigée par la même main, frappait toujours au même endroit, le milieu de l'os frontal.

On fit l'autopsie des cadavres, et à chaque fois, on trouva une balle d'or, portant les initiales de Van Bosboom. Les derniers cadavres trouvés avaient été frappés au cœur.

Desordres des reins. — Avez-vous mal dans le dos? Eprenez-vous de la somnolence? Eprenez-vous de la lourdeur dans les membres? Avez-vous de fréquents maux de tête? Avez-vous des étourdissements? Avez-vous des douleurs? Vous sentez-vous abattu? Avez-vous la peau sèche? Eprenez-vous un sentiment de fatigue? Chacun de ces symptômes indique que vos reins sont malades. L'expérience a démontré que le remède South American pour les reins n'a jamais été employé sans résultat. En vente chez le Dr N. A. Sabourin. — 7

PENSEES

Le médecin n'entre pas souvent là où l'air et la lumière pénètrent.

L'étoile polaire, comme l'expérience, ne guide l'homme que le soir, et se lève lorsqu'il va se coucher.

Qui se confie au hasard, et prête au prodige, retrouve son secret partout, et son argent nulle part.

Êtes vous pauvre, signalez vous par des vertus; êtes vous riche, signalez vous par des bienfaits.

Apprendre à se connaître est la première étude. Les vertus, les talents veulent la solitude. L'homme de bien peut seul avec soi demeurer. Le vicieux se fait et voudrait signorer.

UN ARTICLE INTERESSANT

Chaque femme appréciera un petit article dans lequel on lui enseigne comment nettoyer ses gants, et cela aussi facilement que s'il s'agissait de faire disparaître une marque au crayon sur une feuille de papier. Cela se fait au moyen d'un carré de caoutchouc inodore et assez petit pour être porté sur soi. On peut aussi employer ce caoutchouc pour enlever les taches sur les tissus de laine ou de soie. — Maria Parloa, numéro de janvier du Ladies' Home Journal.

No 7 — Organes délicats

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le BAUME RHUMAL guérit tous les troubles qui les affectent.

LES BONNES GRAINES

Voici un moyen simple de les reconnaître:

— On met sur une pelle quelques charbons ardents. On dépose doucement chacune des graines à essayer sur les charbons, dont on ramène l'incandescence, en soufflant dessus, s'il en est besoin; on suit attentivement des yeux les effets de la combustion. Si cette combustion est lente et ne laisse échapper qu'une simple fumée, vous en concluez que la graine, n'avait qu'un germe avorté; si, au contraire, les grains sautent ou se retournent sur le feu, on peut être certain qu'elles possèdent toutes les qualités germinatives désirables.

Les Enfants pleurent pour avoir du CASTORIA.

Notes et impressions

L'art est convention, particulièrement la peinture.

SAINTE-BEUVE

Esthétique, comme en chiffons, l'opinion change avec la mode.

GUY DE MAUPASSANT

Un bon peintre donne l'immortalité à un mendiant, un mauvais ridiculise un empereur.

LEON DAUDET

Le snob ne comprend rien à ce qu'il fait profession d'admirer: le snobisme finit où la compréhension commence.

RENE DOUMIC

Paris à ses provinciaux, la province à ses Parisiens.

ARMAND DE PONTMARTIN

Être ridicule, c'est tout simplement faire des sottises autrement que les autres.

L. DOCQUIER

On ne se pardonne pas de n'être rien.

C. DE VIREMOND

Entre le temps et nous, c'est à qui tuera l'autre.

GUY DELAFOREST

L'envie est un hommage involontaire au mérite et la jalousie une reconnaissance douloureuse de son succès.

G. M. VALTOUR

L'exotisme à ses amateurs, et l'archaïsme ses dévots; il n'y a de populaire que l'art national et contemporain.

Demangeaisons, brûlures, teignes, catarrhe. — Les personnes souffrant des maladies de la peau sont soulagées en quelques minutes par l'onguent Agnew. L'onguent du Dr Agnew soulage instantanément et guérit les dartres, le catarrhe, la teigne, l'eczéma, les ulcères, les pustules et toutes les éruptions de la peau. Cet onguent s'applique facilement et guérit comme par magie les humeurs, les irritations du cuir chevelu et les éruptions des enfants à l'époque de la dentition. 35 cents la boîte. En vente chez le Dr N. A. Sabourin. — 7

LES DEBUTS AU THEATRE

Dans le numéro de février du *Delineator*, on trouve un article de grand intérêt, écrit par Laura B. Starr, au sujet de son voyage d'outre-mer avec madame Gadeki, la chanteuse d'opéra. La description que contient cet article, des difficultés que rencontrent ceux qui aspirent aux honneurs de l'opéra intéressent toutes les femmes et beaucoup d'hommes. Adresse: The Butterick Publishing Company, 7 to 17 W. 13th st., New-York.

Les Annales Politiques et Littéraires

15, RUE ST-GEORGES, PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 6 JANVIER 1901

Chronique Politique..... Notes de la semaine: Être de son temps — Le Bonhomme Chrysteal. Scènes du Temps passé: La Fête des Rois. — Anatole France Réveries astronomiques: Hommes et Femmes planétaires. — Camille Flammarion Les Echos de Paris: Comment les rois boivent... et mangent. — Le député roi. — Croquis du Jour de l'An d'autrefois. — Etrennes de poète. — Bjornstjerne-Bjornstjerne. — Les cinquante grands hommes du siècle. — Une réception officielle. — Sergines Contes scandinaves: Le Nil d'algè. — Bjornstjerne-Bjornstjerne Les Prix Littéraires: — Mil neuf cent. — Marcel Béraud — A la France. — Jean Sarrailh Bulletin Théâtral..... Pages Oubliées: Il y a cent ans. Le Costume des Consuls. — Constant — Une Visite au premier consul et à Mme Bonaparte. — Duchesse d'Abranté — Une Élévation en 1891. — Comtesse Dash — Le Désespoir de Jocrisse. — Dorvigny — Un Feuillet dramatique. — Geoffroy — Le Palais-Royal. — Désaugiers — Épître au dix-neuvième siècle. — Lebrun — Logographe..... Analyses Littéraires: Bjornstjerne-Bjornstjerne — Jules Lemaitre Revue des Livres: Concours littéraire des "Annales". — Adolphe Brisson Mouvement Scientifique: Les Signaux de la Planète Mars. — Henri de Parville Roman: Tata (suite). — Jean Aicard

SUPPLEMENT ILLUSTRÉ

Actualités: A la santé du siècle nouveau, d'après une composition de J. Minet. Les deux siècles: Passe-temps d'autrefois: Le Clavecin. — Plaisirs modernes: Le Motocycle. Musique: Le Meurtre de Polichinelle. Paroles de M. Eugène Lemerrier; musique de M. Edmond Misa. Envoi d'un numéro spécimen. Abonnement: 10 fr. par an.

— M. O. Langlois, marchand de meubles, rue Richelieu, annonce au public que son stock d'articles d'ameublement, de toutes sortes, est au complet et des mieux assortis. Ce stock a été considérablement augmenté pour les fêtes et ceux qui ont l'intention de renouveler ou de compléter l'ameublement de leur maison seront bien de se rendre au magasin de M. Langlois avant d'aller ailleurs.

UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Le *Monde Illustré*, de Montréal, vient d'instituer, pour les dames, un concours qui ne manque pas d'intérêt. Aussi, invitons-nous nos lectrices à y prendre part. Elles y trouveront un délassement intelligent tout en courant la chance de gagner des récompenses qui sont réellement magnifiques et de grande valeur.

Ce concours a pour sujet la question suivante:

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être? Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les meilleures réponses sont superbés.

1er prix: Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte;

2e prix: Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte;

3e prix: Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée;

4e prix: Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vil argent;

5e prix: 1 an d'abonnement;

6e prix: 6 mois d'abonnement;

7e prix: Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés;

8e prix: Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centimes.

Écrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

DES MILLIERS DE PERSONNES EN EXIL

Chaque année un grand nombre de pauvres êtres souffrants, les poumons ravagés par la toux, sont obligés d'aller demander du soulagement à un autre climat. Cela est dispendieux et pas toujours sûr. Ne vous exiliez pas quand la nouvelle découverte du Dr King pour la consommation peut vous guérir à la maison. C'est le remède le plus efficace pour la toux, les rhumes, et toutes les maladies de la gorge et des poumons qui existent au monde. La première dose apporte du soulagement. Des guérisons étonnantes sont le résultat de son emploi constant. Bouteille déchantillon donnée gratuitement par tous les pharmaciens. Prix 50 cents et \$1.00. Chaque bouteille garantie.

PRIX DU MARCHÉ.

Table with market prices for various goods like flour, oil, and other commodities. Columns include item names and prices per unit.

NOTRE FOIN

Boston, 17 janvier 1901. Les arrivages pour la semaine dernière sont de 457 chars de foin et 38 chars de paille, 69 chars de ce foin ont été destinés à l'exportation. Semaines correspondantes, l'année dernière, 457 chars de foin et 30 chars de paille, 42 chars de ce foin ont été destinés à l'exportation. Les arrivages de foin et de paille continuent à être abondants. En conséquence les prix du marché ont baissé, et nous ne pouvons vendre le foin et la paille au jourd'hui au prix ci-dessous mentionné. Quelques jours d'arrivages moins nombreux aideraient la situation. Nous cotons: Foin de choix, grosse balle \$18 00 à 19 00 petite balle 17 50 à 18 50 Moyen à bon..... 16 50 à 17 50 Commun à ordinaire..... 15 00 à 17 00 Trèfle et mil..... 15 00 à 16 00 Paille de seigle..... 16 00 à 17 00 d'avoine..... 9 00 à 9 50

LE PASSE TEMPS

est une superbe revue musicale, littéraire et sociale avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour les professeurs et élèves. 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie: musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, d'alto, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5c. le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser au bureau du CANADA-FRANÇAIS ou à J. E. Belair, éditeur, 55 St-Gabriel, Montréal.



Lorsque vous vous sentez lourd, fatigué, triste, sans énergie et que vous éprouvez un certain dégoût pour le travail, une répugnance à vous mouvoir, PRENEZ UN VERRE DE VIN ST MICHEL et vous sentirez bientôt un bien-être parcourir tous vos membres. Ce fameux tonique vous stimule, vous ragailardit. Il ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaire le cerveau, met le sourire aux lèvres et la bonne humeur au cœur. C'est le "Chasse-Spleen" par excellence. BOVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Pour l'ameublement d'une nouvelle demeure

Vous rendriez facile la besogne toujours incombante de meubler une nouvelle demeure en venant visiter notre magasin où nous vendons des marchandises de choix au plus bas prix.



O. LANGLOIS

Nos. 49 et 51 rue Richelieu, St-Jean.

NOEL et JOUR DE L'AN!

Grandes Importations de Nouveautés

pour le commerce des fetes du Jour de l'An

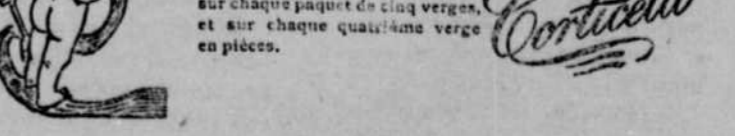
Chez ED. ARPIN, St-Jean, P.Q.

Articles de fantaisie pour cadeaux, Jouets de toutes sortes, pour enfants, Cartes et Calendriers français, Albums, Poupées, Accordéons, Argenteries, Services à liqueurs, Statuettes, Pots à tabac, Encriers en bronze, etc.

Le tout est trop considérable pour être énuméré. Entrez voir notre assortiment.

Ses avantages.

Après une longue marche dans des chemins boueux il suffit de brosser légèrement votre jupe pour la nettoyer si elle est protégée par la "Bordure Protectrice pour Jupes-Corticelli". Grâce à sa texture élastique elle ne retient pas la poussière ni la boue. Toutes les couleurs d'étoffes à robes.



F. BOUCHER,

Nos. 99 & 103 rue Champlain (Bloc Dandurand) ST. JEAN, P.Q.

Grand Assortiment de Chaussures

POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.

Chaussures sur commande RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES Les temps sont durs. J'économiserai mon stock au prix coûtant durant tout le mois. Hâtez-vous de venir me faire une visite. Profitez de l'occasion. F. BOUCHER.

LE DUEL DANS L'ARMÉE ALLEMANDE

Londres 8 janvier. — Une dépêche de Berlin au "Daily News" dit que l'on suit avec un vif intérêt un incident qui s'est produit se rattachant à la coutume des duels dans l'armée allemande. A Cologne, trois cadets remplissant d'ailleurs toutes les conditions voulues demandèrent des commissions dans l'armée. On sut qu'ils étaient catholiques sérieux et on leur demanda leurs vues sur le duel. Ils répondirent qu'ils ne l'approuvaient pas, sur quoi ils furent blackboulés par la commission des officiers de l'armée. Néanmoins le général von Gossler, ministre de la guerre, a annulé le vote; mais les officiers ont de nouveau blackboulé les candidats. L'affaire sera portée devant le reichstag.

LA DECADENCE ANGLAISE

Londres, 12 janvier. — La décadence de l'Angleterre devient pour ainsi dire le sujet des conversations de chaque jour. L'aveu de sa faiblesse, de son châtiment mérité, est reconnu par le pays, obligé d'admettre après les échecs de toute sorte, militaire, diplomatique et industriel que la supériorité de l'Angleterre est un rêve du passé. Il arriva tous les jours qu'un grand journal de Londres insistait sur les inconvénients du pays, faisant au profit des Etats-Unis et de l'Allemagne des comparaisons cruelles pour l'Angleterre. "Les occasions perdues", dit le "Morning Post", voilà la note dominante, et l'Angleterre dictant ses volontés aux extrémités de la terre n'est plus qu'un mythe aujourd'hui. — Examen de la vue, gratis, chez J. P. Meunier, bijoutier et opticien.

Je suis heureux de vous voir.

Parce que les lunettes que vous portez vous conviennent parfaitement...



La vue est bien importante pour l'homme et mérite toute votre attention...

J. P. MEUNIER, Bijoutier & Opticien

NOTES LOCALES.

On nous informe qu'il y aura plusieurs réunions mondaines en notre ville d'ici à quelque temps. La jeunesse de notre ville se propose de donner un grand bal vers le milieu de février.

M. Magloire Dansereau, vient de fermer son magasin de chaussures, rue Richelieu, à la demande de ses créanciers. Nous avons remarqué qu'il circule encore dans nos rues beaucoup d'attaches qui ne sont pas munies de clochettes réglementaire.

Plusieurs citoyens de cette ville se sont rendus à Montréal vendredi dernier pour assister aux funérailles de M. le Dr Girouard, métrople de St-Jean, décédé dans la métropole le mercredi précédent.

pour réparer ces dommages et à trois heures de l'après-midi les trains ont commencé à circuler. Les passagers venus par les trains du matin ont été traversés en voitures entre St-Jean et Irberville.

diplôme comme inspecteur de beurrier et fromageries. On fabrique en même temps le beurre et le fromage. Comme on le voit cette fabrique promet beaucoup pour l'avenir.

THE S. CARSLY CO. LIMITED. Rue Notre Dame Le plus grand Magasin de Montréal. 16 Janv. 1901. Grande Vente de Modifications.

GILETS et JUPES POUR DAMES à moitié prix. Cette grande vente à bon marché est remarquable sous plusieurs rapports.

La Grande Vente de Toile. Mesdames achetez vos toiles pour le printemps chez Carsley; venez maintenant et vous épargnez de 10 à 15 pour cent.

Patrons Butterick à vendre. Ordres par la maille promptement et soigneusement remplis.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les créanciers de la succession de James Finlay, doivent s'adresser à M. J. A. Fournier, N. P.

AVIS est par les présentes donné qu'il sera présenté une demande à la prochaine session de la Législature de la Province de Québec pour un Acte pour incorporer le "ST. LAWRENCE SOUTHERN RAILWAY COMPANY" avec pouvoirs de construire et mettre en opération un chemin de fer d'un endroit dans ou près de la ville de Valleyfield dans le comté de Beauharnois, Province de Québec.

FERME A VENDRE. Ferme située sur le chemin conduisant de Farabee à Bedford, dans la municipalité de Notre-Dame-de-Stambrook.

Semaine de Sport a Quebec. Du 4 au 9 Février 1901. DES BILLETS DE RETOUR seront vendus de toutes les stations en Canada, les Chutes Niagara, North Bay et l'Est, au prix d'un BILLET SIMPLE de première Classe.

NOUVELLES DES ENVIRONS

IBERVILLE. Dans notre rapport du concours des pompiers d'Iberville, nous avons omis les noms des juges de ce concours. Voici leurs noms: M. P. Thout, fils, maire de la ville d'Iberville; M. J. Labelle, boulanger, et M. J. Binin, chef du corps de pompiers.

SABREVOIS.

M. Marcel Poissant est décédé subitement mercredi soir, à l'âge de 84 ans. SAINT-HILAIRE. Le 21 courant madame P. S. Dupuis donnait le jour à un gros garçon qui a reçu au baptême les noms de Joseph, Paul, Georges, Stuart, Parvain et marraïne M. Jos. Dahamel et Mme L. S. Jeannotte.

VALCOURT.

Nous apprenons avec regret que M. Emond Boreux Robin, marchand et maître de poste, est, aujourd'hui borgne et peut être aveugle malgré les soins vigilants des médecins des hôpitaux; il a le nerf de l'œil paralysé.

LACADIE.

La terrible mort qui choisit toujours, avec une rigueur impitoyable, les victimes qui lui plaisent, ravissait les dix-neuf courant à l'affection de sa famille, Hector Gagnon, fils de M. Cyrille Gagnon, de Lacadie, à l'âge peu avancé de quinze ans et quatre mois. Mort à la fleur de l'âge, quand tout semblait lui sourire, il n'a fait, pour ainsi dire, que paraître sur cette terre comme cette étoile du matin qui la nuit prête un moment au jour et qui disparaît aussitôt que le soleil se lève.